N° 8—10. OCTOBRE—DÉCEMBRE 1915

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANZEIGER DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1916

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

Vacat.

VICE-PROTECTEUR:

Vacat.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,
b) Classe d'Histoire et de Philosophie,
c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.
Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 8—10. Octobre—Décembre. 1915.

Sommaire. Séances du 2 et du 9 août; du 6, du 20 et du 27 septembre; du 11, du 18 et du 25 octobre; du 8, du 15 et du 22 novembre; du 6, du 7 et du 18 décembre.

Résumés: 16. REINHOLD JOACHIM. Les manuscrits de Floire et Blancheflor.
17. MORAWSKI KAZIMIERZ. Histoire de la littérature romaine. IV-e partie.
18. BYSTROŃ JAN ST. Les coutûmes polonaises concernant les moissons.
19. WAŁEK TADEUSZ. Les opérations navales pendant la guerre de Lami (323—322 a. Chr.).
20. KLECZKOWSKI ADAM. Un registre de l'an 1572 contenant le relevé de frais de la bâtisse d'une galère.
21. BRÜCKNER ALEKSANDER. Contributions à l'histoire de la langue polonaise. IV-e partie.
22. SZYJKOWSKI MARYAN. Les „Nuits" d'Edouard Joung dans leurs rapports avec la poésie polonaise.
23. PAPÉE FRYDERYK. Aperçu de l'histoire du règne d'Alexandre roi de Pologne. II-e partie.
24. BORATYŃSKI LUDWIK. J. A. Calligari, nonce apostolique en Pologne (1578—1581).
25. BRZESKI TADEUSZ. Mémoire sur les limites de l'Économie politique.
26. ROMER EUGENIUSZ. Atlas géographique et statistique de la Pologne.
27. BUZEK JÓZEF. Histoire de l'organisation juridique et sociale des territoires polonais sous la domination de la Prusse depuis le XVIII siècle juisqu'a 1914.
28. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 2 AOÛT 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. B. Ulanowski présente le travail de M. Stanisław Schneider: *„Contributions à l'étude de la mythologie et du folk-lore"*.

M. Stanisław Estreicher présente son article: *„La bibliothèque des Benedictins de Tyniec au XVI siècle"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 6 SEPTEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente un article de M. Tadeusz Wałek: „*Les opérations navales pendant la guerre de Lami (323—322 a. Chr.)*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 27 SEPTEMBRE 1915.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Kazimierz Morawski présente son travail: „*Histoire de la littérature romaine*“. IV-e partie.

M. Ignacy Chrzanowski présente son travail: „*L'idéologie polonaise depuis le troisième partage jusqu'à l'insurrection de 1831*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 4 septembre 1915.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 septembre 1915.

SÉANCE DU 25 OCTOBRE 1915.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Stanisław Bystroń: „*Les coutûmes polonaises concernant les moissons*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Adam Kleczkowski: „*Essai de reconstruction d'un navire de guerre bâti en Pologne en 1570—1572*“.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. Aleksander Brückner: „*Contributions à l'histoire de la langue polonaise*“. IV-e partie [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Szyjkowski: „*Les »Nuits« d'Edouard Joung dans leurs rapports avec la poésie polonaise*“.

[1]) Voir Résumés p. 140.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 octobre 1915.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. KAZIMIERZ MORAWSKI présente son travail: „*Quaestiones convivales*".

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son article: „*Les sources classiques du poéme épique »Grażyna« d'Adam Mickiewicz*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 9 AOÛT 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. OSKAR HALECKI: „*Les débuts du parlamentarisme en Lithuanie*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 20 SEPTEMBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. STANISŁAW KUTRZEBA présente son article: „*Mémoire sur les recherches consacrées à l'étude du régime politique de la Pologne depuis les partages jusqu'aux temps modernes*".

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW BOGATYŃSKI: „*L'attitude de la Pologne à l'égard du mariage du roi Sigismond Auguste avec Barbe Radziwiłł*".

SÉANCE DU 14 OCTOBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. FRYDERYK PAPÉE présente son travail: „*Aperçu de l'histoire du règne d'Alexandre roi de Pologne*". II-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ludwik Boratyński: „*J. A. Caligari, nonce apostolique en Pologne (1578—1581)*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 18 OCTOBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Sécretaire présente le travail de M. Józef Buzek: „*Histoire de l'organisation juridique et sociale des territoires polonais sous la domination de la Prusse depuis le XVIII siècle jusqu'a 1914*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosoph e en Pologne du 12 octobre 1915.

SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Michał Rostworowski: „*Coup d'oeuil sur l'oeuvre organisatrice de la Commission gouvernementale du Grand Duchè de Varsovie (14. I. 1807 — 5. X. 1807)*“.

Le Sécretaire présente le travail de M. Aleksander Szczepański: „*L'objet de l'économie politique*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Tadeusz Brzeski: „*Mémoire sur les limites de l'économie politique*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 22 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Eugeniusz Romer: „*Atlas statistique de la Pologne*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Edward Grabowski: „*Études sur les grouppements de la population. Les élements de l'évolution. Dans quelle mésure l'emigration et l'imigration ont influencé les grouppements de la population du royaume de Pologne dans les années 1816—1916*“.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Ptaśnik: *„Du rôle de la communaute des bourgeois dans l'histoire de Cracovie"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 18 DÉCEMBRE 1915

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: *„Le serment sur soleil. Étude d'ethnologie juridique"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: *„La tradition sur l'origine des Radziwiłł au point de vue de la critique historique"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: *„Le recensement de l'armée polonaise (1561–1564)"*.

Résumés

16. JOACHIM REINHOLD. **Ze studyów nad starofranc. rękopisami. I. Floire et Blancheflor.** *(Handschriftliche Studien. I. Floire et Blancheflor).*

Die fremdländischen Bearbeitungen des französischen *Floire*-Gedichtes waren in den letzten Jahren Gegenstand vergleichender Studien [1]) und kritischer Neuausgaben [1]). Als Basis der Vergleichung dient noch immer die alte französische Ausgabe [2]), trotzdem ihre Unverläßlichkeit schon früher an einigen markanten Beispielen nachgewiesen worden ist [3]).

Die vorliegende Arbeit soll dem empfindlichen Mangel einer kritischen Ausgabe des franz. Gedichtes einstweilen abhelfen. Dieselbe bringt im Appendix gegen 1500 Varianten, die du Méril ausgelassen oder falsch gelesen hat. Um entscheiden zu können, welche von den zahlreichen Lesarten, von denen manche 2—6 Verse [4]) zählen und die vom franz. Herausgeber in den Noten verzeichnet, öfters aber totgeschwiegen wurden, zum Texte gehören, mußte die Einteilung der fremdländischen Bearbeitung und das gegenseitige Verhältnis der französischen Handschriften von neuem untersucht werden.

Es stellte sich heraus, daß die drei Behauptungen, und zwar:

1) die franz. Hs. *A* sei „kein unverfälschtes Glied der Gruppe α“ (sondern ein unter dem Einflusse der Gruppe β kontaminiertes);

[1]) Lor. Ernst, *Floire und Blantscheflur*, Straßburg 1912, P. Leendertz, *Floris ende Blancefloer*, Leiden 1912, Otto Decker, *Flos vnde Blankeflos,* Rostock 1913, Carl Rischen, Bruchstücke von K. Flecks *Floire und Blancheflûr*, Heidelberg 1913.

[2]) *Floire et Blanceflor*, publ. p. Éd. du Méril, Paris 1856.

[3]) J. Reinhold, *Floire et Blancheflor*, Paris 1906, p. 66, 70, 6, 174.

[4]) Manche (aus der Hs. *B)* ausgelassene Abschnitte zählen acht, einer sogar 14 Verse.

2) das ripuarische (niederdeutsche) Gedicht gehöre der Gruppe β an (nicht der Gruppe α);

3) das englische Gedicht gehe auf eine ältere Quelle zurück als die fr. Hs. *B*;

auf sachlichen Fehlern (Unkenntnis der Varianten) beruhen und keinen festen Boden haben (Abschn. II).

Um den Text kritisch herzustellen, erwies sich eine Studie der Sprache nötig. Auf Grund einer Reimstudie (Abschn. III) kam der Verfasser zu folgenden Resultaten:

1) die in den drei franz. Handschriften erhaltene Redaktion der s. g. „version aristocratique" stellt das ursprüngliche[1]), um 1160 entstandene, *Floire*-Gedicht dar;

2) die Sprache des Gedichtes ist nicht pikardisch, wie man allgemein annimmt[2]), sondern normandisch und steht unter dem Einflusse der anglo-normandischen Literatur. (Abschn. IV, V).

Es sollen hier die wichtigsten I) phonetischen und II) morphologischen Erscheinungen angeführt werden:

I) a) *a* [*n* reimt nicht mit *e* [*n*. § 2[3]).
b) *ai* fast unberührt. § 4.
c) *ai* [*n* reimt selten mit *ei* [*n*. § 5.
d) *ę* und *ẹ* getrennt. § 6.
e) *oi* <*ē* reimt nicht mit *oi* <*o* + *yod*. § 8.
f) *s*-Reime getrennt von *z*-Reimen. § 19.
g) *l* [cons. wahrscheinlich nicht vokalisiert. § 20.
h) *ę* im Reime mit *e* <a (1 Beispiel) § 6 a.
i) *e* „ „ „ *ie* (2 Beispiele) § 7.
j) *oi* <*ē* im Reime mit *ai* (1 Beispiel) § 9.
k) *uis* > *us*; *uie* > *ue* (je 1 Beispiel) § 15.

II) a) Die Substantiva der dritten lat. Konjugation (*flor.*) ohne *s*;
b) „ „ „ zweiten „ „ (*maistre*) „ „
c) Die substantivisch genommenen Infinitive bleiben ohne *s*;
d) die Accusativformen vertreten öfters die Nominativformen (70 Beispiele);

[1]) Hausknecht, G. Paris, Huet, letztens auch Ernst, glauben, daß uns die Originalfassung verloren gegangen ist.

[2]) Vgl. Gröber, *Grundriß*. II. 1, S. 528.

[3]) Die Zahlen bei den §§ beziehen sich auf die entsprechenden §§ der in den Abhandlungen der Krakauer Akademie gedruckten Studie B. 54. S. 131—260.

e) die erste Person der I. Konjug. und des Subjonctivs ist ohne analoges *e* (*afi*, *pri*, *os*);

f) die Endung der ersten Person plur. ist *-ons*, zweimal *-on*, einmal *-omes*;

g) die Endungen *ions*, *iez* sind zweisilbig;

h) die Endung der zweiten Person des Futurums und des Subjonct. ist *eiz* (bei du Méril geschrieben *ois*, (oder *oiz*);

i) die Verben der I. Konjug. reimen im Imperfectum nur miteinander oder (in der dritten Person Singul.) mit den Perfekten von *habuit*, *sapuit*, etc. (Einige Ausnahmen).

III) Aus dem Abschnitte über die Versifikation ist hervorzuheben:

a) *e* < *-at* im Auslaut der Zeitwörter vor dem Vokal des folg. Wortes bleibt öfters im Hiatus;

b) die einsilbigen Wörter *ce*, *que*, *li* etc. behalten größtenteils (etwa 75%) ihren Vokal im Hiatus;

c) 15-mal gehen 4 (zweimal sogar 6) Verse auf denselben Reim aus (z. B. V. 721—5 *visage: éage: sage: parage*);

d) die s. g. „brisure du couplet" kommt äußerst selten vor, kaum 1% (*R. d. Troie* dagegen hat 16%, *Eneas* 17%).

I) Die Erscheinungen: I a, b, c, e, f, II g, h, i, III c weisen auf die Normandie hin;

II) die Erscheinungen: I h—k, II d verraten den Einfluß des Anglo-normandischen;

III) die Erscheinungen: I b, e, g, II a, b, e, g, h, III a, b, d, beweisen das hohe Alter der erhaltenen Redaktion.

Im letzten Teil der vorliegenden Abhandlung versucht der Verfasser den arg verstümmelten Text der du Méril'schen Ausgabe zu ergänzen und zu verbessern.

Mit Hilfe fremdländischer Bearbeitungen wurden 25 Stellen[1]) aus der franz. Hs. *B*, die von du Méril vernachlässigt worden waren, in den Text eingeführt (Abschn. VI) und auf Grund oben angeführter und anderer sprachlichen Kriterien 50 andere Stellen [1]) ergänzt, gebessert, oder emendiert. (Abschn. VII).

[1]) Die Verszahl dieser Varianten wurde im Appendix mit einem Sternchen versehen und auf der in eckigen Klammern angegebenen Seite der Abhandlung näher besprochen.

17. MORAWSKI KAZIMIERZ. **Historya literatury rzymskiej. Część IV.** *(Geschichte der römischen Literatur, IV. Teil).*

In diesem Teil gibt der Verfasser zunächst eine Einleitung, in welcher die geistigen Strömungen der augusteischen Epoche dargestellt werden. Hierauf werden die Persönlichkeiten des Kaisers und seiner Gehilfen vorgeführt und nach ihren Verdiensten um die Literatur gewürdigt. Den Hauptinhalt dieses Bandes bilden ausführliche Monographien der beiden Hauptdichter der Epoche, Vergilius und Horatius. Es wird versucht, in ihren Werken das individuelle Gut von den Eingebungen der Zeit zu scheiden und dem, was auf Rechnung der Nachahmung griechischer Vorbilder zu schreiben ist. Die Werke beider Dichter werden in diesem Sinne genauer analysiert und gewürdigt.

---

18. BYSTROŃ JAN ST. **Polskie zwyczaje żniwiarskie.** *(Polnische Erntebräuche).*

Die Erntebräuche haben ihre Quelle in dem Aberglauben des Volkes, daß 1) die Kontinuität der Vegetation erhalten bleiben müsse, wenn man sich für das nächste Jahr Erträge sichern wolle, und dies könne durch Wahrung gewisser Bräuche bei der Saat und der Ernte geschehen; 2) daß ein reicherer und besserer Ertrag der nächsten Ernte sich durch gewisse Bräuche erreichen lasse. Auf dieser Basis ruht das ganze System von Agrargebräuchen, die in allgemeinen Zügen für ganz Nordeuropa gemein sind.

Diese Sitten beruhen darauf, daß ein Teil des Ernteertrages — die letzten Ähren, die letzte Garbe, der Erntekranz, der Ährenbüschel — als Inbegriff des ganzen Ertrages aufgefaßt wird, der in sich alle Eigenschaften des Getreides vereinigt und infolgedessen zum Mittelpunkt der Gebräuche wird, durch welche die Fortdauer der Vegetation und eine reiche Ernte im nächsten Jahre gesichert werde. Deshalb werden die letzten Ähren feierlich geschnitten, unter Wahrung gewisser Gebräuche nach Hause getragen, ferner wird das Korn wieder im Herbst sorgfältig ausgesät, wodurch die Kontinuität des Ertrages gewährleistet wird. Für derartige Bräuche auf dem polnischen ethnographischen Gebiet können wir folgendes Schema annehmen:

1) Die letzten Ähren. Der Beginn der Ernte — wie über-

haupt jede wirtschaftliche Beschäftigung — hängt von dem Tag, der Person und den Begleitumständen ab, die den Fortgang der Arbeit in günstiger oder ungünstiger Weise beinflussen können. An das Schneiden der letzten Ähren knüpfen sich verschiedene Bräuche: die Schnitter wetteifern darum, den letzten Busch zu schneiden, oder sie suchen es zu vermeiden, so daß derjenige, der es endlich tun muß, ausgelacht wird und auch oft den Namen bekommt, mit welchem man den Büschel bezeichnet. Die letzten Ähren werden auch stehen gelassen, sorgfältig von Unkraut gereinigt, mit Blumen, Grün und Bändern geschmückt, manchmal wird dazwischen auch noch Brot und Salz gelegt usw. In Masovien, wo wir diesem Brauch in seiner bezeichnendsten Form begegnen, wird der letzte Büschel „umackert", indem man die Vormäherin, seltener den Vormäher bei den Füßen faßt und ringsherum schleift. Hierauf wird der Büschel herausgerissen, zum Erntekranz geflochten oder überhaupt auf dem Feld stehen gelassen. Er hat verschiedene Bezeichnungen, er heißt Bart, Ziege, Wachtel, Nabel.

Ähnliche Bezeichnungen: Nabel, Alter, alter Mann, altes Weib hat auch die letzte Garbe, die hie und da in Menschengestalt geformt, geschmückt wird u. drgl.

Die Gebräuche, deren Zweck es sein soll, den Ertrag auch im Folgejahr zu sichern, lassen sich in vier Gruppen zusammenfassen.

1) Man legt zwischen die letzten Ähren oder in die letzte Garbe Brot, Salz, Zwiebel, Geld oder sonst irgend etwas, wodurch der Wert des Getreides gewissermaßen gesteigert wird.

2) Die letzte Garbe wird beschwert oder so groß gebunden, daß man sie nur schwer heben kann, was den Wunsch zum Ausdruck bringen soll, es möchten im nächsten Jahre alle Garben so schwer sein.

3) Die Ährenbüschel oder die letzte Garbe wird mit Blumen oder Grün geschmückt, was im nächsten Jahr üppigen Ährenwuchs zur Folge haben soll (harvest-mai).

4) Der Erntekranz oder die Garbe, dann auch die tragenden Schnitter werden mit Wasser begossen, auf daß es im nächsten Jahr genug Regen gebe (rain-charm).

Selbstverständlich ist dem Volk das Verständnis für die Bedeutung dieser Gebräuche bereits abhanden gekommen.

II. Tierische und menschliche Versinnlichungsformen für Getreide. Das Bedürfnis, sich dieses Getreide,

das Getreide par excellence, das man geschmückt und unter festlichen Gebräuchen nach Hause trägt, sinnlich vorzustellen, führt zu Tier- und zu menschlichen Inkarnationen.

A. Von den Namen, welche zur Bezeichnung des letzten Ährenbusches dienen (Wachtel, Ziege), ferner von der Bezeichnung des Windes, der das Wogen des Ährenfeldes bewirkt, wie: der Wolf verfolgt Schafe im Getreidefeld, Schweinchen laufen um die Wette — haben wir nur noch einen Schritt zu der Vorstellung, daß diese Tiere in irgend welcher Beziehung zu dem Getreide und zu dessen Gedeihen stehen. Es wird also in manchen Gegenden bei der Ernte ein Tier (meistens ein Hahn) geschlachtet; diese Sitte kommt aber in Polen selten vor, häufiger ist der Brauch, daß man dem Wirte zusammen mit dem Erntekranz irgend ein Tier, einen Hahn, Hühner, Tauben, ein Kaninchen oder auch (was häufig vorkommt) Eier bringt. Aus dem Verhalten des Hahnes, welcher an den Kranz gefesselt ist, sucht man zu erraten, wie wohl die nächste Ernte ausfallen wird. Zwar kann man in solchen Fällen nicht mit Sicherheit annehmen, daß man hier mit Inkarnation des Getreides zu tun habe, doch spricht bei näherer Betrachtung vieles dafür.

B. In analoger Weise werden an den Kranz auch kleine menschliche Figuren gebunden. Viel häufiger stellt aber der Schnitter selbst das Getreide vor. In Schlesien um Teschen herum und auch in Deutschland kommt es vor, daß der Schnitter oder die Schnitterin sich mit Ähren bedeckt oder einfach sich ganz in die Garbe hüllt und wie eine wandelnde Garbe an der Spitze des Zuges schreitet, geschmückt mit Grün und Bändern. Überhaupt finden wir, daß derjenige, der den letzten Ährenbusch schneidet oder die letzte Garbe bindet, die Bezeichnung und die Attribute desselben bekommt. So gehen Bezeichnungen wie: Alter, alter Mann, altes Weib, in Westeuropa auch die Tiernamen auf die Schnitter über. Vielleicht kann auch die Sitte des „Herumpflügens“, d. h. die Sitte, daß die Schnitterin um den letzten Ährenbusch herum bei den Füßen geschleift wird, dahin gedeutet werden, daß die Schnitterin hier auch als Inkarnation des Getreides erscheint (wenn auch wiederum die Annahme nicht ganz von der Hand zu weisen wäre, daß auch hier, wie bei anderen analogen Gebräuchen, durch das Wälzen auf der Erde dem Ackerboden menschliche Fruchtbarkeit verliehen werden solle). Der Sinn dieser Inkarnationen tritt uns deutlich bei der Übergabe des Erntekranzes an den Wirt entgegen.

III. Das Erntefest. Den Hauptpunkt des Erntefestes bildet die feierliche Übergabe des Erntekranzes, des Ährenbüschels oder (seltener) der Garbe an den Wirt. Der Kranz wird oft aus den zuletzt geschnittenen Ähren geflochten und in vielen Gegenden in der Kirche geweiht. In den nördlichen Gegenden Polens bekommen die Schnitter, welche mit dem Erntekranz gehen, einen Wasserguß, wobei es heißt, daß der künftige Ertrag umso reichlicher ausfallen wird, je mehr Wasser man dabei verschüttet.

Die Anreden, welche von den Schnittern an den Festgeber gehalten werden, sowie auch die bei der Übergabe des Kranzes gesungenen Lieder (besonders die litauischen, die außerordentlich bezeichnend sind) weisen ganz deutlich auf das Wesen des Festes hin: das Getreide kommt in Gestalt des Kranzes oder der Garbe zu dem Wirte als Gast, um für den Winter wieder ins Feld zu gehen und dort zu überwintern. Den Abschluß des Erntefestes bildet ein Mahl, welches wahrscheinlich darauf zurückgeht, daß man ein symbolisches Gericht (das möglicherweise das Getreide vorstellte) oder ein aus frischem Getreide bereitetes Gebäck verzehrte. Dieses Gebäck hat übrigens auch noch heute in manchen Gegenden besondere Eigenschaften.

Das Sinnbild des Getreides in menschlicher Gestalt ist die den Erntekranz tragende Person, dann nach Übernahme des Kranzes der Landwirt selbst.

IV. Der Erntekranz. Dieser Kranz wird sorgsam aufgehoben, manchmal bis zur nächsten Aussaat, manchmal zur nächsten Ernte oder auch länger. Das Korn dieses Kranzes oder der letzten ebenfalls sorgsam aufbewahrten Garbe wird ausgesät, und so bleibt die Kontinuität der Vegetation erhalten. Die Aussaat ist eine außerordentlich wichtige Handlung, denn von ihr hängt auch die gute Ernte ab; deshalb ist es wichtig, wann gesät wird, welche Person dies besorgt und welches Getreide zur Aussaat gelangen soll; es wird nämlich das Korn des Erntekranzes ausgesät oder unter anderes Korn gemischt, oft kommen noch verschiedene Beimengungen hinein. Bei der Aussaat werden endlich gewisse Bräuche beobachtet, durch welche man sich eine gute Ernte sichern will.

Diese hier kurz geschilderte Übersicht erschöpft die landwirtschaftlichen Gebräuche, welche sich an die Einbringung und die Aussaat des Getreides knüpfen, und entspricht den vier Hauptkapiteln des Werkes. Wie man sieht, haben sie einen ganz bestimmten

Sinn: die Kontinuität des Wachstums zu erhalten und das Gedeihen der Saat zu sichern; sie gehen jedoch keineswegs auf irgend einen Getreidekultus oder Glauben an Getreidegeister zurück, sind auch keine Relikte alter religiöser Bräuche, wie es Mannhardt und Frazer annahmen. Indem der Verfasser feststellt, daß wir bei Erntegebräuchen und überhaupt bei landwirtschaftlichen Gebräuchen nirgends Getreidegeistern begegnen, unterzieht er die animistische Theorie beider Forscher einer eingehenden Kritik und kommt an Hand einer Analyse dämonischer Gestalten zu dem Schluß, daß der polnischen Dämonologie, aber auch der anderer Völker Westeuropas der Glaube an Getreidegeister fremd ist, er weist ferner darauf hin, daß die im Getreide erscheinenden Dämonen nur vegetative, atmosphärische, oder Mittagsdämonen sind oder solche, welche Kinder auswechseln, oder auch deren Kombination, daß sie jedoch weder als besondere Gestalten aufzufassen sind, noch den Gegenstand irgend eines Glaubens oder eines Kultus bilden.

Außerdem versucht der Verfasser eine geographische Lokalisation gewisser mehr charakteristischen Bräuche oder Gesänge bei der Ernte. Bei dem geringen Umfang des Materials ist dieser Versuch nur bescheiden ausgefallen, doch ist es gelungen, in einigen Fällen gewisse geschlossene Gebiete nachzuweisen, wo dieser oder jener Brauch oder Gesang heimisch ist. Ein besonderer Abschnitt ist der Untersuchung der Erntegesänge (— etwa dreißig der bekanntesten —) gewidmet. Anhangsweise behandelt der Verfasser in vergleichender Weise eine Reihe von Bräuchen, die im Texte nicht erwähnt wurden, wie z. B. Binden der Fremden, Bittarbeit, Erntetanz, Gebräuche am Stefanstag, Regenzauber und andere.

---

19. WAŁEK TADEUSZ. **Operacye morskie w czasie wojny lamijskiej.** ***(Kriegerische Unternehmungen zur See während des lamischen Krieges).***

In meiner Arbeit über die Geschichte des ätolischen Bundes verweilte ich länger bei dem lamischen Krieg, der darin einen besonderen Abschnitt bildet. In diesem Kriege gelang es nämlich den Ätoliern, sich von der mazedonischen Vorherrschaft unabhängig zu machen, und sie waren auch unter allen hellenischen Völkern und Staaten die einzigen, die es verstanden, ihre Freiheit bis zur

Eroberung des Landes durch die Römer zu behaupten. Mit dem lamischen Krieg beginnt auch die Bedeutung und die geschichtliche Rolle Ätoliens, welches bis dahin sich von allen großen historischen Ereignissen ganz abseits gehalten hatte. Es war dies auch der letzte griechische Aufstand gegen die Herrschaft Mazedoniens, der aus eigenem Antrieb und mit eigenen Kräften unternommen wurde; alle späteren dahingehenden Versuche waren nur die Folge der Wühlarbeit der auf griechischem Boden miteinander ringenden hellenistischen Mächte. Während meiner Arbeit wurde ich auf eine Reihe von hochbedeutsamen Fragen aufmerksam, die bisher nicht aufgeklärt sind. Da sie jedoch mit der ätolischen Geschichte in keinem unmittelbaren Zusammenhang stehen, so behandelte ich diesen Gegenstand in einer besonderen Arbeit u. d. T. „Les opérations navales pendant la guerre lamique", die in der Revue de philologie erscheinen sollte, deren Veröffentlichung indessen durch den Ausbruch des Krieges verhindert wurde. Den Gegenstand der Arbeit bildeten die Seeoperationen, die bis vor kurzem gänzlich in Dunkel gehüllt erschienen. da die literarischen Quellen, die — sofern es sich um Unternehmungen zu Lande handelt — verhältnismäßig reichhaltig, dagegen hinsichtlich der Operationen zu Wasser außerordentlich spärlich, unverläßlich, ja oft irreführend sind. Erst vor kurzem wurde durch einige glückliche epigraphische Funde etwas mehr Licht auf diesen Teil des Krieges geworfen, gleichzeitig wurden wir aber vor Probleme gestellt, deren befriedigende Lösung bis jetzt noch nicht erfolgt ist. Meine oben erwähnte Abhandlung stellt einen Versuch in dieser Richtung dar. Ich komme darin zu folgenden Ergebnissen:

Diodor bemerkt (XVIII, 12), daß Antipater während seines Zuges gegen Thermopylä von einer 110 Schiffe starken Flotte begleitet wurde. Was mit der Flotte geschah, erfahren wir nicht, und kein Historiker suchte auch diese Frage zu lösen, sondern man nahm implicite an, daß die Flotte keinerlei Schaden erlitt und sich später ungehindert mit dem Geschwader des Kleitos vereinigte. Nach meinen Untersuchungen gestaltete sich ihr Schickal infolge der Niederlage des Heerführers bei Thermopylä verhängnisvoll, und sie wurde — wahrscheinlich im Pagazeischen Meerbusen — durch die athenische Flotte blockiert, so daß die Athener bis zum Erscheinen des mazedonischen Geschwaders unter der Führung des Kleitos das Ägeische Meer gänzlich beherrschten. So gelang es ihnen auch, sich im Hellespont festzusetzen,

Abydos einzunehmen und vielleicht noch andere Stützpunkte zu gewinnen, wodurch selbstverständlich die Verbindung zwischen Europa und Asien abgeschnitten und jeder Nachschub von dorther unterbunden wurde. Deshalb sah sich die mazedonische Zentralregierung in Babylon gezwungen, Maßnahmen zu treffen, um diese Verbindung wieder herzustellen und die Athener aus den Meerengen hinauszudrängen. Die an den asiatischen Küsten zusammengebrachte imposante Flotte erschien im Frühling 322 im Ägeischen Meere und trug auch über die athenische einen glänzenden Sieg davon. Dieser Erfolg sicherte die Verbindung mit Europa, und so setzte zuerst Leonnatos und dann Krateros über die Meerenge, und sie brachten Entsatz dem in Lamia eingeschlossenen Antipater, dessen Lage sich schon geradezu verzweifelt gestaltet hatte. Die Seeschlacht im Hellespont bildet also wirklich einen Wendepunkt des ganzen Krieges. Dennoch wußten wir bis vor kurzem gar nichts über diese Ereignisse trotz ihrer so weittragenden Bedeutung. Gewiß konnte man a priori annehmen, daß in der Meerenge ernste Kämpfe stattgefunden haben müssen, doch es fehlte dafür jedwedes urkundliche Zeugnis. Erst das zu Ehren Nikons aus Abydos erlassene athenische Dekret, das im J. 1913 von Allan C. Johnson im American Journal of Archeology S. 506 ff. und gleichzeitig von Kirchner in der Editio minor I. G. II. Nr. 495 veröffentlicht wurde, brachte eine urkundliche Bestätigung dieser Annahme. Johnson bietet in seiner historischen Deutung der Inschrift eine ganz unmögliche Konstruktion von Tatsachen, wobei er annimmt, daß die Athener, erst nachdem Leonnatos den Hellespont überschritten hatte, daran dachten, sich der Meerenge zu bemächtigen, sowie daß die Stadt Abydos nicht der athenischen, sondern der mazedonischen Flotte zur Operationsbasis diente; diese Kombination erscheint schon auf Grund des Textes gänzlich ausgeschlossen. Vielmehr wandte sich Kleitos nach dem im Hellespont errungenen Sieg gegen die athenische den Pagazeischen Busen blockierende Flotte. Der athenische Admiral Euetion war trotz aller aus der Heimat herangezogenen Hilfskräfte gerade imstande, nur 170 Schiffe der aus 240 Fahrzeugen bestehenden Flotte des Kleitos entgegenzuwerfen. Hinsichtlich der letzteren Zahl wurde bisher allgemein angenommen, daß darin auch die 110 Schiffe des Antipatros mit einbegriffen waren, was indessen im höchsten Grad unwahrscheinlich ist. In der Nähe der Echinaden, am Eingang in

den Malischen Meerbusen gegenüber der Nordspitze Euböas kam es zu einem gewaltigen Ringen, das mit einer völligen Niederlage der Athener endete. Über diese Niederlage finden wir eine Notiz bei Diodor (XVIII, 15), doch man wußte damit nichts anzufangen: man konnte sich nicht einigen, ob hier die Echinaden an der Mündung des Achelousflusses (z. R. Niese, Gesch. d. griech. u. maked. Staaten seit der Schlacht bei Chäronea I, 207) oder die bei Euböa gelegenen gemeint sind, und auch über die strategische Bedeutung der Kämpfe war man im Unklaren. In neueren Zeiten ging man entweder über den Diodorschen Text einfach hinweg, weil er hoffnungslos entstellt erschien (so z. B. Beloch, Griechische Geschichte, III, 1, 76, Kaerst, Geschichte des hellenischen Zeitalters II), oder man identifizierte die Echinaden mit den in der Nähe von Amorgos liegenden Inselchen, deren Name im Altertum überhaupt unbekannt ist (Ferguson, Hellenistic Athens, S. 16, Allan Johnson, im American Journal of Archeology, 1913); die letztgenannte Annahme läßt sich quellenmäßig keineswegs begründen und ist ganz willkürlich. Die hier gegebene Darstellung der Begebenheiten erscheint mir allein befriedigend.

Trotz der starken Niederlagen gaben die Athener das Spiel doch noch nicht verloren; die Verluste wurden durch Reserveschiffe, von denen eine ganz bedeutende Anzahl in den Werften des Piräus gelegen war, ersetzt, und die reorganisierte Flotte versuchte noch einmal das Kriegsglück. Doch es war ein Fehlschlag; bei Amorgos erlitten sie eine weitere, vernichtende Niederlage. Von nun an war es für immer aus mit der Seemacht und der Vorherrschaft Athens.

Über die Schlacht bei Amorgos, eines der bedeutsamsten Ereignisse in der Geschichte des Altertums, wußten wir vor zwanzig Jahren soviel wie nichts, denn die zwei flüchtigen Bemerkungen bei Plutarch (Demetrios 11 und De fort. Alex. II. 5) gaben keinen Aufschluß über die Bedeutung dieses Ereignisses und dessen historischen Zusammenhang mit der Zeitgeschichte. Bewundernswert ist die Intuition Droysens (Geschichte des Hellenismus II. 1), mit der er die Schlacht bei Amorgos mit dem lamischen Krieg in Verbindung bringt, doch fand diese Vermutung in der Geschichtsforschung keinen Widerhall. Erst die Entdeckung eines neuen Fragmentes des Marmors von Paros im J. 1895 brachte eine glänzende Bestätigung der Droysenschen Hypothese. Auffallend mußte gewiß erscheinen, daß der entscheidende Kampf so weit abseits von dem

eigentlichen Operationsgebiet ausgefochten wurde. Beloch, der nur eine Niederlage der Athener annahm, suchte den Grund darin, daß die athenische Flotte die Absicht hatte, dem von den asiatischen Küsten heransegelnden Geschwader des Kleitos den Weg nach dem Ägeischen Meer zu versperren. Da indessen die Athener mindestens drei Niederlagen zur See erlitten haben, von denen die bei Amorgos unstreitig ihre Macht ein für allemal lahmlegt, so erweist sich diese Ansicht als unhaltbar. Wahrscheinlich ist es, daß Kleitos nach dem Sieg bei den Echinaden damit beschäftigt war, die Inseln im Ägeischen Meere zur Anerkennung der makedonischen Oberhoheit zu zwingen, da diese angesichts der Beherrschung des Meeres durch die Athener dem Beispiele der Insel Rhodos gefolgt wären und sich dem Aufstand angeschlossen hätten (Über Rhodos finden wir einen quellenmäßigen Beleg bei Diodor). Daran suchte ihn die athenische Flotte zu hindern, und in weiterer Folge kam es zu der Katastrophe bei Amorgos. Diese entschied nun endgültig das Schicksal des ganzen Krieges. Da die Griechen von der Seeseite bedroht waren, konnten sie nach der Niederlage bei Krannon nicht mehr daran denken, Thermopylä zu verteidigen, und so stand ganz Mittelgriechenland bis an die Mauern Athens dem Sieger offen. Nachdem nun alle Staaten Griechenlands mit Ausnahme des ätolischen Bundes und Athens sich dem Antipater ergeben hatten und die Athener eine Blockierung der Küste und baldige Aushungerung zu gewärtigen hatten, so erscheint es natürlich, daß sie sich zu einer weiteren Verteidigung, wie im J. 338 nach der Niederlage bei Chäronea, nicht entschließen konnten, sondern kapitulierten.

---

20. KLECZKOWSKI ADAM. **Rejestr budowy galeony. Zabytek z r. 1572.** (***Register des Baues einer polnischen Galeone. Handschrift aus dem J. 1572***).

Die hier besprochene Handschrift, Eigentum der poln. wissenschaftlichen Gesellschaft in Posen (Towarzystwo Przyjaciół nauk w Poznaniu) besitzt großen Wert für die Geschichte der polnischen Marine und für die polnische Seemannssprache.

Die polnische Arbeit zerfällt in folgende Teile: I. Register des Baues. II. Beschreibung der Handschrift und deren Bedeutung.

III. Sprache. IV. Personen und Ortsnamen. V. Historischer Hintergrund. VI. Derzeitige Schiffstypen. VII. Rekonstruktion der Galeone: Meister, Arbeiter, Material, das Schiff in Spanten, Rumpf des Schiffes, Beplankung, Dichten, Takelage: Masten, Rahen und Segel. Die Schiffsgröße berechnet: 1) aus der Größe und Anzahl der Anker, 2) aus der Anzahl der Spanten, 3) aus der Segelfläche. Die zeitgenössischen preußischen Kriegsschiffe. Die Preise. VIII. Die technischen Fachausdrücke (alphabetisch). Bilder: Polnische Flotte von Kruszyński; polnische Schiffe nach den Modellen in Warschau bei den Fuggern und in der Świętojańska-ulica Nr. 31; drei polnische Flaggen. Tafelbilder: I. Derzeitige Ruderer und Segler aus der Sammlung des Marinemalers Hans Bohrdt und aus dem Werke des Kapitäns Werner „Atlas des Seewesens“ 1871. II. Die Schiffsteile aus Paasch. III. Der Sieg der polnischen Flotte über die schwedische bei Danzig am 28. November 1627, aus Boots „Journal van de legatie“... T'Amsterdam 1632. IV—V. Zwei Abbildungen eines polnischen Konvoyschiffes aus der zweiten Hälfte des 17. Jhrhs. nach dem Modell von Kapitän Schneehagen, angefertigt auf Grund eines unbekannten, zeitgenössischen Stiches v. Willem van de Velde, mit der deutschen Beschreibung vom Geh. Rat Neumeyer.

Der Bau unserer Galeone fiel in die Epoche, wo das Problem der Kriegsflotte, mittels deren man die polnischen Küsten Preußens, Kurlands und Livlands verteidigen sollte, für Polen von größter Bedeutung erschien.

Schon zur Zeit Boleslaus des Großen, der Pommern eroberte, grenzte Polen an die Ostsee, doch von einer zielbewußten Beherrschung des Meeres für politische und Handelszwecke war in Polen bis zum 16. Jhrh. keine Rede; Danzig blieb in den Händen des deutschen Ordens anderthalb Jahrhunderte; nach dem Thorner Frieden (1466) führten zwar polnische Kaufleute und Großherren Handel mit England, Flandern, Holland, Spanien und anderen Ländern, doch riß Danzig den ganzen polnischen Ostseehandel an sich und verstand es, die Schaffung einer polnischen Flotte zu hintertreiben, für deren Erbauung und Erhaltung es hätte Pfundzoll zahlen müssen.

Erst nach der Einnahme von Livland (1559) bedeutete die Herrschaft auf der Ostsee für Polen eine Lebensfrage. „Der europäische Seeverkehr des 16. Jhrhs. bestand im wesentlichen in dem

Austausch von Produkten der Ostseeländer gegen die der westlichen Gebiete. Die preußischen und baltischen Hafenplätze, vor allem Danzig und Riga, versorgten alle westlichen Länder mit Brotgetreide und Schiffsbaumaterial, Eichenholz, Masten, Flachs und Hanf, Teer und Pech". Hagedorn, Ostfrieslands Handel und Schiffahrt im 16. Jhrh. Berlin 1910. I, 91.

Der Aufschwung des Handels bildete schon an und für sich Grund genug, an die Erbauung einer starken Kriegsflotte zu denken, dazu kamen andere Motive politischer Natur hinzu. Lange wurde die Ostsee von der Hansa beherrscht, die über Nowogrod, später Riga und Reval mit dem Osten Handel trieb. Nowogrod fiel, und der Hansehandel mit dem Osten und mit Moskau beschränkte sich auf Livlands Häfen. Als Moskau an Nowogrods Stelle den Hafen Narwa am Finnischen Meerbusen zum Ausgangspunkt seines Handels mit dem Westen machen wollte, suchte Polen, dies zu verhindern. Siegmund August, dem der Großmeister des Deutschen Ordens, Gotthard Kettler, die Oberherrschaft über Livland übergab (1559), erkannte die Gefahr, von welcher Polen und Litauen in dem Augenblicke bedroht würde, da Moskau von Narwa aus in den Besitz eigener Flotte gelangen sollte. Verteidigte man Livland das gleichsam eine Fortsetzung des litauischen Gebietes gegen Norden bildet, so wurde hiedurch auch Litauen vor Einschließung von Norden und Osten geschütz.

Gleichzeitig bricht der dänisch-schwedische Krieg zu Wasser und der polnisch-moskowitische zu Lande aus. Das polnisch-dänische Bündnis wird geschlossen (1563). Dänemark verlangt von Polen 18 Kriegsschiffe gegen Schweden; der polnische König geht darauf nicht ein, er will sich dafür aber eine eigene Flotte schaffen und sucht mit Danzig und seinem Lehnsmann, Albrecht von Preußen, eine Verständigung zu erzielen. Schließlich erreicht er mit Hilfe der Kaper oder Freibeuter, welche den Handel mit Narwa hemmen und die feindlichen Schiffe beschlagnehmen sollten, sein Ziel. Anfangs segelten nur drei, später 12—15 Schiffe unter polnischer Flagge; Herzog Albrecht von Preußen schloß seine drei Schiffe an. Man kaperte englische, französische, lübeckische, niederländische, Schiffe und später, nach der Auflösung des Bündnisses mit Dänemark, auch dänische.

Nun kam es zum Streit mit Danzig, das ungeachtet der Befehle des Königs, am Kriege teilzunehmen, neutral blieb, mit Schweden und Narwa Handel trieb, sich den polnischen Freibeutern gegen-

über feindselig verhielt und sogar elf von ihnen unter nichtigem Vorwand enthaupten ließ (1567). Da die königlichen Kommissäre von den Danzigern nicht empfangen wurden, zog man den Magistrat mit dem Bürgermeister Klefeld an der Spitze zur Verantwortung. Der Reichstag in Warschau (1570) bestätigte die strengen Anträge der Kommission (Constitutiones Carncovianae), doch Siegmund August verzieh den Danzigern die Schuld und bestätigte aus politischen Gründen die alten, von dem polnischen König Kasimir im J. 1457 verliehenen Privilegien. Den schwedischen Thron hatte nämlich sein Schwager Johann bestiegen, Dänemark hatte infolgedessen den Bund mit Polen aufgelöst und die polnische Flotte bei Bornholm und Danzig vernichtet.

Der siebenjährige Krieg endete mit dem Frieden von Stettin (1570); in diesem wurde das Recht des freien Verkehrs mit dem Hafen Narwa bestätigt, und König Siegmund August sah sich um die Früchte seiner Bemühungen gebracht.

Die Galeone, mit der wir uns beschäftigen wollen, wurde in Elbing in der Zeit vom 8. Juni 1570 bis zum 15. März 1572 erbaut; sie sollte den Anfang einer neuen Flotte bilden. Der König und die Marinekommission beschäftigten sich angelegentlich mit dem Bau: so fuhr am 17. November 1570 Bąkowski zum König nach Danzig, im nächsten Jahre am 26. März, 25. September und 2. Oktober 1571 nach Marienburg; Siegmund August förderte den Schiffsbau finanziell und kam selbst am 5. Oktober 1671 nach Elbing, um das Schiff zu besichtigen.

Danzig, das den Bau des Schiffes zu hintertreiben suchte, wollte die Arbeiter, welche die Masten von Danzig nach Elbing bringen sollten, so lange nicht freilassen, bevor sie nicht das Zollpfund für die Pfundkammer gezahlt haben; erst als der Schiffer den Eid geleistet hatte, daß das Holz bloß für den König bestimmt sei, ließ man ihn frei.

Elbing dagegen zeigte sich entgegenkommend, lieferte Holz zum Ablaufschlitten, stellte dem Verwalter Bąkowski einen Wagen zur Verfügung, und die Bürger verkauften Spanten, Bohlen, Dielen, Pech und anderen Bedarf. Obwohl unser Kriegsschiff in Elbing gebaut wurde, war zum polnischen Kriegshafen der Putziger Busen bestimmt, deswegen schickte man die Fregatte „ein kleines Beischiff, zum Auskundschaften“ gleich nach der Erbauung nach Hela und Putzig, das auch später in der Geschichte der polnischen Ma-

rine zur Zeit Siegmunds III. und Ladislaus' IV. die wichtigste Rolle spielte.

Das weitere Schicksal unserer Galeone ist unbekannt, der Tod des letzten Jagellonen Siegmund August (1572) hatte für längere Zeit einen Niedergang der Seegeltung Polens zur Folge.

Obwohl unser Register in polnischer Sprache abgefaßt ist, kann es mit seinen Orts-, Vor- und Familiennamen und technischen Fachausdrücken, vor allem der Seemannssprache, als Zeugnis für eine sehr starke Germanisierung der Kreise Elbing und Holland in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhs. dienen. Unsere Handschrift ist daher auch für die Geschichte des Deutschtums in Preußen von Bedeutung.

Dieser starke deutsche Einfluß auf die polnische Sprache in Preußen war schon Gegenstand einer im Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Krakau (1912, Nr. 7 u. 8, S. 73 ff.) erschienenen Arbeit. Hier wollen wir uns nur auf das Wesentlichste beschränken.

Preußen ist ein ursprünglich preußisches Land, und die Altpreußen gehörten zu dem baltischen Sprachstamm; allmählich schwand diese einheimische altpreußische Sprache unter der Einwirkung des Polnischen und des Deutschen, am Ende des 17. Jhrhs. ist sie bereits ganz ausgestorben. Das Kräfteverhältnis zwischen den Polen und den Deutschen ist in der Kolonisierung je nach der Gegend verschieden. In Westpreußen (Polnisch-Preußen) waren die in Rede stehenden Kreise: Danzig, Marienburg schon in polnischer Zeit mehr deutsch als polnisch, und der Elbinger Kreis war immer deutsch; in Ostpreußen (Herzogl.-Preußen) gab es im Kreise Holland (heute Preußisch-Holland) zahlreiche polnische Ansiedlungen, vor den Polen waren hier aber Deutsche gewesen und sie behielten auch die Oberhand. An der Kolonisierung der Umgegend von Elbing (vor allem des Kreises Holland) nahmen damals auch Holländer und Friesen regen Anteil.

Schon ein flüchtiger Blick auf die Orts- und Personennamen des 'Registers' zeigt uns die charakteristischen Elemente: I. Balten: Preußen, Litauer. II. Slawen: Polen (Kaschuben). III. Germanen: 1. Deutsche: a. Niederdeutsche, Mitteldeutsche (aus Thüringen, Hessen, Meißen), Oberdeutsche. Die Verschiedenheit derselben Namenformen zeigt den gegenseitigen Einfluß der drei wichtigsten

Dialekte. 2. Holländer. 3. Friesen. Auch Juden kommen vor. Drei italienische Baumeister aus Venedig konstruierten das Modell der Galeone und beaufsichtigten deren technische Ausführung.

Sämtliche Seemannsausdrücke sind polnischer, romanischer, vor allem aber deutscher Herkunft. Die polnischen Kunstwörter sind oft bloße Übersetzung der fachmännischen deutschen z. B.: *biedz* = laufen 'segeln', *odłożyć* = ablegen 'absetzen, wenn ein Schiff von der Brücke abgeht', *sanie* = Schlitten 'Ablaufschlitten'.

Die romanischen Seemannsausdrücke bieten wieder Schwierigkeit in der Feststellung, ob sie direkt, d. h. ohne deutsche Vermittlung oder indirekt ins Polnische übergegangen sind.

Die Wörter für das gebaute Schiff: *galea, galera, galeona, galiona, galion* und für das kleine Beischiff *fragada, fragda* 'Fregatte' dürfte man aus formellen und sachlichen Gründen als direkt aus dem Italienischen entlehnt betrachten, andere dagegen sind aus dem Romanischen erst auf dem Umweg über das Deutsche ins Polnische gelangt, z. B.: *kordel, kardel* ⩵ d. *Kardeel* ⩵ fr. *cordelle*; *podal* 'Segeltuch' ⩵ nd. *padavell* ⩵ fr. *patte de voille* (?), *pompa* ⩵ d. *Pumpe* ⩵ sp., port. *bomba* (?).

Die deutschen Seemannsausdrücke im Polnischen sind vorwiegend niederdeutscher Herkunft, die andern Fachwörter wieder, welche die Tätigkeit der verschiedenen beim Schiffsbau beschäftigten Handwerker bezeichnen, sind fast durchweg hochdeutsch (mitteldeutsch).

Das Register umfaßt die Kosten von drei Fahrzeugen: einer Galione, einer Fregatte und eines Bootes.

Unser Schiff war ein Segler mit zwei großen Masten (welche erwähnt werden) und einem dritten (nicht erwähnten), dem Besanmast; die Fregatte ein kleineres Beischiff, mit 8—12 Rudern und einem oder zwei Masten mit (lateinischen) Segeln, zum Auskundschaften, also in der ursprünglicheren italienischen Bedeutung des Wortes; das Boot *(bat)* ein kleines, offenes Beischiff der Galione mit Rudern, Mast und Segeln.

Alle Einnahmen vom 8. Juni 1570 bis zum 5. Juni 1572 betrugen 7210 Fl., die Ausgaben dagegen 7037 Fl.; die kleine Fregatte allein kostete 80 Fl.

Zwei italienische Baumeister aus Venedig, die vom 4. Juni 1570 bis zum 2. März 1572 an den Baum leiteten, bekamen

merkwürdigerweise viel weniger als die deutschen Meister, z. B. der Zimmermann Peter oder der Schiffer; miser Jacobo und Dominico 1 Fl. 15 Gr. wöchentlich, Stephano Cristiano 2 Fl. Der Pole Jan Bąkowski, der über die Einnahmen und Ausgaben waltete und die Arbeiter beaufsichtigte, bekam für den Zeitraum von anderthalb Jahren 225 Fl.; sein Gehilfe, Nikolaus Eichstedt (ein Deutscher?) anfangs 1 Fl. 3 Gr. wöchentlich, schließlich aber soviel wie Bąkowski.

Die Hauptarbeit am hölzernen Schiffsrumpf erledigten die deutschen Zimmerleute aus Braunsberg und Danzig in der Zeit vom 18. Juni bis zum 25. November 1570 und vom 4. März bis zum 4. November 1571. Der Lohn wurde wöchentlich ausgezahlt und betrug je nach der Leistungsfähigkeit der (6—24) Arbeiter täglich 4—17 Gr.; Meister Peter bekam 22 Gr., Bosman (ein Eigenname!) 20 Gr.

Die Tagelöhner oder Bauern erhielten 2—6 Gr. täglich.

Von den Facharbeitern erhielt der Drechsler für Kloben, Ringe, Dullen und Knöffel 'Segelknöpfe' 37 Fl.; der Brettschneider 192 Fl. (vom Schnitt 2 Schelling); der Tischler für die Kajüte 4 Fl., für einige Bretter 1 Fl.; der Glaser, der die fünf Fenster der Kajüte verglaste, fast 3 Fl.; der Schmied 989 Fl.; der Rotgießer fast 19 Fl.; der Schlosser für das Schloß und die Türbänder der Kajüte 2 Fl., für den Beschlag zur Fregatte 1 Fl. 10 Gr.; der Seilermeister erhielt für die Schiffsleinen. Garn und Hanf 437 Fl. 25 Gr., und für die Leinen zur Fregatte, die 15 Steine wogen, 25 Fl. 12 Gr., zusammen also 463 Fl. 7 Gr. (außerdem gab man den Seilern in Danzig 3 Lasten Roggen und berechnete die Last mit 40 Fl.); der Segelmeister für Anfertigung der Segel der Galeone 7 Fl. 4 Gr., der Fregatte 5 Fl. 20 Gr., also zusammen 12 Fl. 24 Gr.

Bei den Bootsleuten ist es schwer, den Lohn zu bestimmen: ein Bootsmann, der die Leinen der Fregatte takelte, erhielt 24 Gr.; sonst kommt unter den Zimmerleuten Bosman (Personenname) vor und bekommt 20 Gr. täglich; dem Schiffer, der das Schiff fahren sollte, wurden 2 Fl. 15 Gr. wöchentlich, zusammen 37 Fl. 15 Gr. gezahlt.

Holz wurde lange Zeit hindurch in der Umgebung zusammengekauft: für Eichenholz, u. zw. für 100 Stämme aus dem Christburger Walde bezahlte man 324 Fl., weiter für 204 Eichenbohlen, Stück zu 29—40 Gr., 224 Fl., zusammen 548 Fl.; für Wrangen

'Spanten', u. zwar 290 Stück und 4 Wagen, zu je 8—34 Gr., zusammen 288 Fl.; Fichtenholz, Stück 8—16 Gr., 13 Fl.; Fichtendielen, Stück 3—10 Gr., zusammen 56 Fl., für die Fregatte 1 Fl. 20 Gr.; Masten (d. h. Masten und Rahen) für das Schiff, und zwar 16 Stück, 127 Fl. 18 Gr., für Bearbeitung derselben 13 Fl. 20 Gr., für einen kleinen Mast des Bootes 12 Gr.; für die Fregatte kostete: ein Mast 11 Gr., einige Segelstangen 15 Gr.; Wagenschotten, Stück zu 8 Gr., 4 Fl.; Holz zum Stützen der Galeone, Stück zu 1—2 Gr., Wagen 6 Gr., 7 Fl. 26 Fr.; Potschinen 'große Ruder', 12 Stück 2 Fl. 24 Gr., 8 für die Fregatte 2 Fl. 12 Gr. 4 Anker für das Schiff kosteten 91 Fl. 9 Gr., 1 Anker für die Fregatte 2 Fl. 6 Gr.; zwei große Marsen 'Mastkörbe' 11 Fl. 10 Gr., zwei kleine 3 Fl. 17 Gr.; Segeltuch (*podal* 'Längenmaß für Segeltuch, 54 Ellen' 4 Fl. 5 Gr.) für die Galeone 55 Fl. 21 Gr., für die Fregatte 14 Fl. 25 Gr.; die Leinen bezahlte man nach dem Gewichte, den Stein zu 33—37 Gr., für die Verarbeitung der Leinen vom Steine 7—12 Gr.; für 7 Lisleinen zu den Bootsegeln 4 Fl. 6 Gr.; zwei Pumpen kosteten 9 Fl. 10 Gr., eine Rinne 5 Gr., 12 Rohre 3 Fl. Zum Dichten 'Kalfatern' kaufte man Schilfrohr, das Schock zu 2 5 Gr., für 4 Fl. 21 Gr., damit die Lage von Pech und Teer, die man über den ganzen untern Teil des Schiffes strich, abgebrannt werde, um gleiche Dicke zu erhalten; Hanf kostete 764 Fl. 19 Gr., der Stein 23—30 Gr.; Talg 10 Fl. 21 Gr.; Teer 16 Fl. 26 Gr., das Faß zu 24—28 Gr.; Pech 24 Fl., das Faß zu 34—45 Gr., Seehundsfett (*zelont* ⇐ nd. *selhunt*) 2 Fl. 16 Gr., das Pfund zu 8 Schelling u. s. w.

Der Drachenkopf, der als Galeonsfigur das Schiff vorne zierte, kostete 2 Fl.

Nebenbei sei noch bemerkt, daß damals in Danzig ein Faß Heringe 4 Fl., ein Faß Fleisch 5 Fl. 10 Gr. kostete.

Die Angaben des Registers über den technischen Bau des Schiffes sind zu einer sicheren und genauen Rekonstruktion desselben nicht ausreichend, weil der Verfasser, ein polnischer Edelmann, die technische Seite zu wenig berücksichtigte. Die Dimensionen des Schiffes, ja sogar des Materials sind nicht angegeben.

Das Schiffsmodell wurde von Italienern in Marienburg im Juni 1570 verfertigt, der Bau begann in demselben Monat in Elbing. Das Gerippe der Galione, d. h. Kiel, Vorder- und Hintersteven, Spanten, Balken etc., war aus Eichenholz, die Kravelsbeplankung aus Fichten-

holz. Den Vorder- und Hintersteven richtete man am 21. Juni 1570 auf.

Über die Decke kann man nicht Sicheres sagen, vielleicht waren drei komplette Decke oder zwei Decke und eine Lage Balken, über welche ein Deck gelegt werden konnte; dann wäre unsere Galione ein Dreideckschiff gewesen.

Erst nach einem Jahre war der Bau so weit gediehen, daß man das Schiff vom Stapel laufen lassen konnte, und der Festtag des Ablaufens war am Fronleichnamsfeste 1571 nach dem Brauche in Venedig gefeiert. Auf dem Vorderschiffe baute man aus Wagenschotten eine Kajüte (*kohita, kehita*) mit fünf Fenstern und einer Tür. Als Galeonsfigur diente ein Drachenkopf. Im untersten Teile des Schiffes befand sich eine Rinne, aus der das Wasser durch 12 Rohre und zwei Pumpen gesaugt wurde. Als Ballast dienten Steine in Fässern.

Unser Schiff war ein Segler, die 12 erwähnten Riemen gehörten entweder dem Boot an, oder spielten dieselbe Rolle wie 3 Bootshaken; bloß die Namen *galeona. galiona*, *galion* sind richtig für Segler gebraucht, die Wörter *galea*, *galera* eig. 'Ruderer' kommen nur dreimal irrtümlicherweise vor.

Die Galeone war sicher ein Vollschiff, d. h. sie hatte drei Masten. Obwohl im 'Register' allgemein bloß zwei Masten und zwei Segel erwähnt werden, mußte die Takelung bedeutend vervollkommnet sein, da mehrere Leinen (Kordeln, Kloben und Ringe), Segelknöpfe, Puttings, zwei große und zwei kleine Marsen und Mastwinden genannt werden. Die Masten waren sicher aus einem Stück, in den 16 Stück Holz für die Masten sind außer den beiden Hauptmasten (Fock- und Großmast) auch das Bugspriet, der dritte Besanmast und die nicht erwähnten Rahen zur Befestigung der Segel mitenthalten. Daß jeder Mast, wie später üblich wurde, aus zwei oder sogar drei Teilen bestand, erscheint nicht wahrscheinlich. Spät bis in das vorige Jahrhundert, fast bis zum Ende desselben, hat sich ein Ausdruck in der Seemannssprache der germanischen und der romanischen Völker erhalten, *Polaker Mast* (hol. *polaak*, norw.-dän. *polaker*, frz. *polacre. polaque*, ital. *polaccha*, *polacra*, span. *polacra*, *polacre*), bei dem der Untermast und die Marsstangen aus einem Stück hergestellt waren, wie jetzt wieder bei eisernen Masten üblich. Dieser Ausdruck rührte wohl daher, daß Polen, vor allem das Weichselgebiet, so starke Hölzer — Kiefern, Fichten und Tannen —

lieferte, daß man damit in der Lage war, von einer künstlichen Verlängerung der Masten abzusehen, die man anderweitig mangels geeigneter Hölzer vornehmen mußte.

Unsere Galeone besaß ein Bugspriet mit einem Rahsegel, der Blinde versehen; die beiden Hauptmasten, der Fock- und der Großmast, jeder mit zwei Marsen, trugen über dem Großsegel noch ein kleineres Topsegel; das Besansegel war dreieckig (lateinisch), um an den Wind gehen zu können. Es ist vielleicht nicht nötig, über dem Topsegel noch ein Marssegel selbst bei dem Großmaste anzunehmen, dagegen waren bestimmt sowohl die Blinde als Charakteristikum aller Takelungen aus dieser Zeit, wie auch eine Art Besan vorhanden.

Zum Belege können Hunderte von Illustrationen damaliger Schiffe dienen. Die polnische Flotte, die am 28. November 1627 in der Nähe von Danzig die schwedische Flotte besiegte, bestand aus Schiffen desselben Typs. Siehe III. Tafel.

Der hier reproduzierte Kupferstich ist dem zeitgenössischen holländischen Werke entnommen: Boot Abraham, Journal van de Legatie gedaen in den jaeren 1627 en 1628... op den Vrede-Handel tusschen de koninghen van Polen ende Sweden... T' Amsterdam by Michiel Colyn Boeckverkooper Anno 1632, 8°, 84 SS; die Beschreibung der Seeschlacht findet sich darin auf S. 59—60. Ein Exemplar dieses seltenen Werkes befindet sich in der „Biblioteka Pawlikowskich“ in Lemberg. Ich führe die originelle Erklärung dieses Kupferstiches an: 1. Het Clooster ter Olijff. 2. Den Inham naer Poutzky. 3. Den Hoeck van Hela. 4. Den Sweetschen Admirael. 5. Den Sweetschen Vice-Admirael die ghespronghen is. 6. De vier Sweetsche Oorloch-Schepen die by den hoeck van Hela zynde, om den af-landigen Wint de heuren niet conden secoureren. 7. Den Dantziger oft Poolschen Admirael. 8. Den Poolschen Vice-Admirael. 9. De acht andere Poolsche Schepen. 10. De twee Schepen vande Ho: Mog: Heeren Staten Generael ghedestineert om d'Heeren Gesanten ende haren Treyn te rugghe te voeren.

Das polnische Konvoyschiff aus der zweiten Hälfte des 17. Jhrhs., dessen Modell vom Kapitän Schneehagen in Hamburg für das königl. Schloß Marienburg in Westpreußen angefertigt worden ist, und zwar nach einem Kupferstich von Willem van de Velde (und einer Beschreibung in einem zeitgenössischen holländischen Buche [?]), hat eine ähnliche, aber reichere Dreimast-Takelung. Siehe

IV—V. Tafel. Diese Pinasse führt am Fock- und Großmast je drei Rahsegel, Fock — beziehungsweise Großsegel, darüber je ein Mars- und ganz oben je ein Bramsegel.

Unter dem Bugspriet befindet sich die Blinde; an die Spitze des Bugspriets setzte man einen kleinen Mast mit einem Rahsegel, der Bovenblinde. Der Besanmast trägt ein dreieckiges Besansegel und darüber ein Rahsegel, das sogenannte Kreuzsegel. Eine Erweiterung im Vergleiche mit unserer Galione bilden: vorne die Bovenblinde, die beiden Bramsegel am Fock- und Großmast und das Kreuzsegel am Besanmaste, kurz gesagt, die vier höchsten Rahsegel.

Die Verbesserung der Takelung besteht im Vergleiche mit unserer Galeone darin, daß die Masten höher, die Rahen aber kürzer, die Segel also schmäler, länger, daher handlicher sind. Die Größenverhältnisse des Schiffsrumpfes sind auch verändert, die Pinasse hat einen viel schmäleren Bau als unsere Galeone im 16. Jhrh. und keine Aufbauten.

Eine ausführliche Beschreibung dieses interessanten Modells gibt der erste Direktor der Hamburger Seewarte, Geh. Rat Neumeyer, der den Kapitän Schneehagen zur Anfertigung des Modells angeregt hat. Ein erfahrener Praktiker und ein Gelehrter ersten Ranges vereinten sich dabei und gerade dieses polnische Schiff wurde zu wissenschaftlichen Zwecken gewählt, weil sich davon sehr gute Risse und Abbildungen aus der Zeit seiner Erbauung vorfinden, und zwar in einem holländischen Werke. Der Direktor der königl. Schloßbauverwaltung Herr Geh. Baurat Dr. C. Steinbrecht hat es leider versäumt, photographische Abbildungen der Zeichnungen, nach denen gearbeitet wurde, anfertigen zu lassen. Jetzt sind die beiden Herren verstorben, alle Nachforschungen blieben erfolglos, und man konnte weder die Stiche von Willem van de Velde, noch das erwähnte holländische Buch finden.

Die Größe unserer Galione kann man auf dreifache Weise bestimmen, und zwar: 1. aus dem Gewichte und der Anzahl der Anker, 2. aus der Anzahl der Spanten, 3. aus der Segelfläche. Diese drei Methoden können aber nur annähernde Werte ergeben.

1. Die Galeone besaß vier Anker: drei größere (Buganker) und einen kleineren (Strom- oder Wurfanker); ein Hauptanker wog 4 Schiffpfund + 8 Liespfund = 17 englische Zentner. Nach der Tabelle von Paasch, Vom Kiel bis zum Flaggenknopf. Hamburg

1908, 4. Aufl. S. 332, enthält ein hölzernes Segelschiff mit drei großen Ankern. (Buganker, abgesehen von kleinen) 500 Tonnen (netto), wenn der Hauptanker 18 englische Zentner wiegt.

Die Angaben bei Paasch beziehen sich auf Registertonnen (d. i. ein Hohlmaß von 2·832 m³). Ein Schiff von 500 Reg. Tons hat einen Raumgehalt von 1400—1500 m³. So groß waren die Galionen im 16. Jhrh. in der Ostsee vielleicht noch nicht, sie dürften höchstens einen Raumgehalt zu 1200 m³ gehabt haben. Man kann sie auf 30—35 m Länge, etwa 9 m Breite, 4—4·5 m mittlere Tiefe (1·2 für Rundung, Sprung etc.), also $\frac{35 \times 9 \times 4{\cdot}5}{1{\cdot}2}$ = rund 1180 m³ schätzen.

Wenn man im modernen Schiffsbau auch das Gewicht des Ankers nach der Wasserverdrängung und den Aufbauten des Schiffes (Windfläche) berechnen kann, so ist es doch fraglich, ob dies schon im 16. Jhrh. geschah. Die Zahl wie auch das Gewicht der Anker auf damaligen Schiffen dürfte von den jetzigen immerhin abweichen, da die Schiffe von damals infolge ihrer Bauart einen bedeutend größeren Windfang hatten als die jetzigen; es ist zu mutmaßen, daß die alten Schiffe eher zu viel, als zu wenig Anker hatten.

2. Zum Bau des Schiffskörpers kaufte man 290 Spanten und 4 Wagen Krummholz. Ein hölzernes Vollschiff (von ungefähr 1000 Tonnen) erfordert 600 Spanten, war also eine Galione aus 300 Spanten gebaut, so sollte sie 500 Tonnengehalt haben.

Aus der Anzahl der verbrauchten Spanten kann ein sicherer Schluß hinsichtlich der Größe der Galione ebensowenig gezogen werden, da die Schiffe infolge ihrer Rundung jedenfalls mehr Spanten nötig hatten als die späteren schlanken Formen mit ihrer besseren Längsverbindung. Man kann also daraus nur rohe Werte für die Dimensionen unseres Schiffes ableiten, abgesehen davon, daß die Konstruktion im 16. Jhrh. weniger auf Berechnung als auf Erfahrung beruhte und daß ein Schiffsbauer die Spanten dichter, ein anderer weiter setzte.

3. Die Segelfläche mit dem Schiffsinhalt in feste Beziehung zu bringen, ist kaum angängig. Die schwankenden Unterschiede in den etwaigen Verhältniszahlen dürften zu groß werden, um ein sicheres Resultat gewinnen zu lassen.

Die Schwierigkeit wird noch durch den Umstand vergrößert,

daß die Breite vom Danziger Segeltuch aus dem Jahre 1570 nicht bekannt ist, und aus dem modernen Buche von Paasch, wo S. 482 angegeben ist: „Kleid, Bahn = einer der Streifen Segeltuch (gewöhnlich zwei Fuß breit), aus welchen ein Segel besteht“, darf man kaum Schlüsse auf das 16. Jhrh. ziehen. Hypothetisch kann man als Breitenmaß für Segeltuch die Elle nehmen, und nachher, da hiebei das Resultat fraglich erscheint, $1^1/_2$ Ellen.

Für die Schiffstakelung verbrauchte man ungefähr 720 Ellen Segeltuch, für die Blinde, beide Rahsegel des Fockmastes und das dreieckige Besansegel ungefähr 420—320 Ellen, der Rest von 300 bis 400 Ellen bleibt für die Segel des Großmastes.

Die ungefähr trapezförmige Segelfläche des Großmastes, die aus zwei Segeln besteht, ist leicht zu berechnen, sie ist gleich dem Produkt aus der Hälfte der Summe der beiden Grundlinien und aus der Höhe: $\frac{a+b}{2} \times c = 300\ (400)$ Ellen Segeltuch.

1. Kleines Segel: Schiffsbreite x, obere Rah $^1/_2\,x$, Breite des unteren Segels $1^1/_2\,x$, Höhe des Hauptmastes $2^1/_2\,x$; $x_1 = 11\ (12{\cdot}4)$ Ellen. 2. Großes Segel: Breite des unteren Segels $2\,x$, obere Rah x, sonst wie früher: $x_2 = 9\ (10)$ Ellen.

Bei der Annahme also, daß das Danziger Segeltuch damals eine preußische Elle breit war, konnte unser Schiff 9—12·4 preußische Ellen Breite haben, d. i. 6—8·2 m, durchschnittlich also 7 m, was aus anderen Gründen wenig annehmbar erscheint. Wenn man aber die Tuchbreite: $1^1/_2$ Ellen annimmt, so wird die Schiffsbreite $\sqrt{1{\cdot}5} = 1{\cdot}2$-mal größer sein, also ungefähr 9 m, was mit den Angaben aus dem Gewicht des Ankers und der Anzahl der Spanten stimmt.

Die drei Methoden geben kein sicheres Resultat, doch stimmen die Ergebnisse annähernd untereinander und mit der Größe der damaligen Galeonen, die einen Gehalt von 400—600 Tonnen hatten.

Die preußischen Kriegsschiffe aus dem Jahre 1557, mit 60—70 Lasten, die der polnische Lehnsmann, Herzog Albrecht der Ältere erbaute, hatten nach Bock (Grundriß von dem merkwürdigen Leben des Herzogs Albrecht. Königsberg 1745, S. 393 ff.) 32 Ellen Kiel, waren 8 Fuß flach, 10 Fuß tief, verbunden bis an den Balken und auf dem Überlauf 25 Fuß weit: waren also gewiß viel kleiner als unsere Galeone.

Im Auftrag des Herrn Hofrat Dr. B. Ulanowski, Generalsekretärs der Akademie der Wissenschaften in Krakau, habe ich die Arbeit über den Bau der polnischen Galeone ausgeführt. Die philologische Aufgabe war mir erleichtert durch das vorzügliche Werk „Seemannssprache“ meines verehrten Lehrers, Prof. Friedrich Kluge (in Freiburg i. B.), dessen ich immer treu gedenke. Beim Abschluß meiner Arbeit sehe ich aber klar, daß das ganze Problem neben historischen und philologischen auch umfassende technologische Kenntnisse erfordert, die einem polnischen Philologen in Krakau manche Verlegenheit bereiten mußten. Darüber half mir das Werk Hagedorns „Die Entwicklung der wichtigsten Schiffstypen“ (1914) in manchen Punkten hinweg. Nun bin ich mir dessen wohl bewußt, daß eine sichere Rekonstruktion des Schiffes nicht durchgeführt werden kann, ich versuchte daher das Problem mehr aufzustellen als zu lösen.

Zu besonderem Danke für manchen Wink und liebevolle Hilfe fühle ich mich folgenden Herren verpflichtet: in Berlin dem Marinemaler Prof. H. Bohrdt, der mir seine Bildersammlung damaliger Schiffe zur Verfügung stellte, dem Geh. Regierungsrat Prof. Dr. Max Perlbach, Dr. Walther Vogel, vom Institut für Meereskunde: Dr. Michaelsen, Peck und dem Direktor Dr. Stahlberg; in Danzig dem Direktor des königl. Staatsarchiv Geh. Rat Dr. A. Warschauer; in Hamburg: dem Kapitän August Budde und dem Herrn Behm von der Kaiserlichen Marine, Deutscher Seewarte; in Königsberg Dr. W. Ziesemer; in Marienburg dem Geh. Baurat Dr. C. Steinbrecht, der mir die Abbildungen und die Beschreibung des polnischen Konvoyschiffes 'Sonne' schickte und in St. Petersburg der leider schon verstorbenen Frau Dr. Anna Croiset van der Kop.

---

21. BRÜCKNER ALEKSANDER. **Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya czwarta.** ***(Beiträge zur Geschichte der polnischen Sprache. Serie IV).***

Beide Nummern dieser Serie, 23 und 24, betreffen diesmal Mittelalterliches, scheinbar mit Sprachgeschichte gar nicht Zusammenhängendes. In Nummer 23 wird gegen die allgemein herrschende Ansicht über Abhängigkeit des altpolnischen Schrifttums vom böhmischen nachgewiesen, daß das altpolnische Schrifttum im XIII. (und zum Teil noch im XIV.) Jahrhundert völlig unabhängig von dem

böhmischen, somit ganz selbständig entstanden ist. Die ältesten Denkmäler, das Bogurodzicalied, die Heiligenkreuzer Predigten, auch der verschollene Psalter der Kinga haben nichts aus Böhmen geholt; denn abgesehen davon, daß die Böhmen selbst im XIII. Jhdt. diese oder ähnliche Texte, außer dem Psalter, selbst noch gar nicht besaßen, beweist schon die Orthographie der Heiligenkreuzer Predigten unwiderleglich, daß sie nicht aus Böhmen stammt; es gibt nämlich kein böhmisches Denkmal, das eine ähnliche Orthographie aufweisen könnte; wohl aber stimmt diese Orthographie mit der einheimischen der lateinischpolnischen Urkunden des XII. und XIII. Jhrdts völlig überein, ist somit aus ihnen und auf heimischem Boden, nicht aus Böhmen herzuleiten. Noch bis ins XV. Jhdt. hinein reichen vielfach Denkmäler, die von jeglicher böhmischen Beeinflussung sich völlig frei gehalten haben, namentlich diejenigen masowischen Ursprunges, und beweisen damit, daß der ganze böhmische Einfluß ziemlich überflüssig war; daß es nur geistige Trägheit war, wenn die Übersetzer des Psalters, der Bibel, mancher Lieder u. s. w. sich an böhmische Vorlagen hielten, statt ganz selbständig vorzugehen. Neben diesem Hauptergebnis der Abhandlung wird eine Reihe von Bemerkungen zum Bogurodzicalied, zu den Gnesner Predigten (XIV. Jhdt., völlig frei von jeglichem böhmischen Einfluß), zu den beiden Mammotrepten (biblische Wörterbücher, die ganz unter böhmischem Einfluß stehen) gemacht und das Verhältnis der Vita Mariae et Christi (das sog. Rozmyślanie = Meditatio von Przemyśl) zu der Vita Metrica des XIII. Jhrh., zu den Evangelien und zu der Historia Scholastica des Petrus Comestor festgestellt.

Nr. 24 ist gleichsam Einleitung zu Nr. 25, die die nächste, V. Serie dieser „Beiträge“ eröffnen wird. Der Verfasser hat nämlich behauptet, daß die Angaben über polnische Mythologie, wie sie in den Chroniken des Długosz (Ioannes Longinus) und Matthias von Miechow vorliegen, zum größten und scheinbar wichtigsten Teil bloß auf Mißverständnissen beruhen; daß bloße Interjektionen, Refrains von Volksliedern, speziell von Pfingstliedern, von der argwöhnischen Geistlichkeit als Anrufungen der heidnischen Götter mißdeutet und verpönt wurden. Diese Beweisführung ist von manchen Forschern ungläubig aufgenommen worden, und sie zogen es vor, alle diese Angaben als Quelle echter Tradition, als heidnische Überlieferung, als dürftige, aber immerhin echte Reste anzusehen und von da aus weitere Kombinationen zu spinnen. In Nr. 25 soll

damit endgültig aufgeräumt werden; in Nr. 24 wird vorläufig ein vollgültiger Beweis erbracht, wie von der Geistlichkeit der unschuldige, ganz gleichgültige Refrain eines Volksliedes, eines wahrscheinlich erst christlichen Weihnachtsliedes, als der Name eines Götzen gedeutet wurde.

Der Traktat des Johannes von Holeschov, eines Böhmen, von zirka 1400, Largum Sero zubenannt, weil er über heilige und unheilige Weihnachtsbräuche und Dreikönigsbräuche (Largum Sero = szczodry wieczor, Dreikönigstag) handelt, liefert diesen Beweis. Der Traktat, der lange Zeit völlig vergessen war, von H. Usener wieder aufgenommen und nach einer gekürzten Fassung abgedruckt wurde, wird hier in seiner ursprünglichen Gestalt nach Krakauer Handschriften, die H. Usener völlig unbekannt waren, noch einmal veröffentlicht, eine Arbeit, mit der sich der verstorbene, hochverdiente Kustos der Jagellonischen Bibliothek, Dr. Wł. Wisłocki, beschäftigte, und deren Ausführung er dem Verfasser, da er selbst durch andere Arbeiten in Anspruch genommen war, noch vor vielen Jahren nahe legte. Der Traktat verdiente vollauf diesen Neudruck, denn aus den Arbeiten des Holešovský, die leider wohl durch die religiösen Wirren der folgenden Jahre unterbrochen wurden, weht ein Geist, dem wir im Mittelalter selten begegnen. In seiner ersten Arbeit, der Erklärung der böhmischen Nationalhymne 'Hospodine pomiłuj ny' hatte Holešovský das erste Specimen einer slawistischen linguistischen Abhandlung gegeben; der spätere Herausgeber, der nach mehr als 250 Jahren sich mit diesem Specimen beschäftigte, blieb weit hinter dem mittelalterlichen Verfasser hinsichtlich des Verständnisses zurück. Sein 'Largum sero' weist auf ein so liebevolles Eingehen auf ländliche, volkstümliche Sitten, daß dieser erste Beitrag zur slawischen Folklore, trotz aller mittelalterlichen Askese und Scholastik, dem Böhmen alle Ehre macht. Die Böhmen selbst haben diesen Verfasser der ersten slawistischen und folkloristischen Abhandlung völlig vergessen; daher verdiente sein Name und Wirken wieder in Erinnerung gebracht zu werden; nach den nötigen biblio- und biographischen Angaben wird im Anhang der Traktat abgedruckt und das Weihnachtslied, dessen erster Vers erhalten ist, in den weiteren Umfang ähnlicher Lieder eingerückt.

---

22. SZYJKOWSKI MARYAN. **Edwarda Younga „Myśli nocne“ w poezyi polskiej.** *(Eduard Youngs „Nachtgedanken“ in der polnischen Dichtung).*

Die Entwickelung des Sentimentalismus in der europäischen Literatur in der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. wird durch die Wirkung einer Reihe von verwandten Werken bedingt, zwischen denen die Analogien stärker in die Augen fallen als die Unterschiede. Alle diese Erscheinungen haben eine melancholische Färbung gemein, wenn sie auch auf verschiedene Quellen zurückgehen; aber auch im Beiwerk auf dem Hintergrund der damals immer stärker hervortretenden Rückkehr zur Natur sind die Unterschiede unverkennbar. In den Untersuchungen über die Anfänge der romantischen Bewegung in der polnischen Dichtung hat sich der Verfasser eingehend mit der Rolle befaßt, welche das empfindsame Element Geßners, Rousseaus und Ossians in dieser Entwickelung spielte. Die zwei erstgenannten stellen uns zwei Stadien der sg. helvetischen Bewegung dar, der „Ossianismus“ ist dagegen die bezeichnendste und einflußreichste Form der englischen Romantik im XVIII. Jhrh., ohne jedoch die Ausgangsform für dieselbe zu bilden. Die Empfindsamkeit Ossians wurzelt in den Klageliedern Youngs, die mit geistig verwandten Dichtungen wie Grays „Elegie auf einem Dorfkirchhof“ und Herveys „Grüften“ gleichzeitig wirkend, eine Richtung erzeugen, welche man als Youngismus bezeichnet; diese geht den „Liedern“ Ossians zeitlich voraus und bereitet den Boden für dieselben und in weiterer Folge für die Aufnahme der Rousseauschen Utopien vor.

Naturgemäß ergab sich die Behandlung dieses Gegenstandes aus der Beschäftigung des Verfassers mit einem anderen Thema, mit den „Liedern Ossians“, umsomehr da hiedurch die Resultate der früheren Arbeit in entwickelungsgeschichtlicher Hinsicht vervollständigt werden. Es ist begreiflich, daß die Klagelieder Youngs, die nun in Westeuropa so viel von sich zu sprechen machten, in die französische, deutsche, italienische, spanische, portugiesische, schwedische und ungarische Sprache übersetzt und in Frankreich u. a. von Letourneur, welcher bei der Verpflanzung der Lieder Ossians in so wirksamer Weise vermittelt hatte, umgearbeitet wurden, — nun auch auf die Entwickelung der polnischen elegischen Dichtung nicht ohne Einfluß bleiben konnten.

Als Beweis dafür, daß man sich in Polen für diese Erscheinung lebhaft interessierte, wenn man auch das englische Werk nur aus der französischen Literatur her kannte, können die Übersetzungen dieser und anderer Werke von Young gelten: die in Lublin erschienene und dann noch zweimal aufgelegte (1787, 1798) anonyme Übersetzung, dann eine in metrische Form gebrachte Arbeit von Dmochowski (1798), welche neuerdings zusammen mit dem „Jüngsten Gericht“ schon im XIX. Jh. aufgelegt wurde, endlich eine zweite verspätete polnische Umarbeitung der „Nächte“ aus der Feder Simon Konopackis, welche in der Zeitschrift „Pamiętnik Warszawski“ 1817 erschien. Eine vollständige Ausgabe der Werke des englischen Verfassers, welche die „Nächte“, „das jüngste Gericht“ und „die Moralbriefe“ enthielt, wurde in Lublin 1809 in zwei Bänden herausgegeben. Sie faßt das Ergebnis der Übersetzungsarbeit an Young zusammen, die in das letzte Viertel des „Aufklärungszeitalters“ fällt.

Nach Besprechung dieser Arbeit, ihrer äußeren und inneren Eigentümlichkeiten, des Verhältnisses zu dem Original und den französischen Umarbeitungen — stellt der Verfasser die zeitgenössischen Urteile über die Klagelieder Youngs zusammen und befaßt sich eingehender mit der in Karpińskis Abhandlung „Über die Beredsamkeit“ enthaltenen Besprechung. Ebenso verdient gewisse Beachtung auch das Urteil Dmochowskis, eines gediegenen Kenners von Young, umso mehr da der darauf bezügliche Abschnitt über die Elegie in seiner „Verskunst“, der auf Young besonders Bezug nimmt, wohl die originellste Partie in dieser polnischen Paraphrase der Boileauschen Abhandlug darstellt und da diese Selbständigkeit durch die Beschäftigung mit der englischen Elegie bedingt erscheint.

Nachdem der Verfasser das tatsächliche Material eingehend besprochen hat, forscht er den Wirkungen des Youngismus in der originellen Lyrik aus der Zeit des Stanislaus August nach. Das geschieht selbstverständlich im Zusammenhang mit der Gesamtentwickelung der polnischen Elegiedichtung. Hier war es notwendig, auf die französische Elegie zurückzugreifen, welche mit dem Auftreten Parnys in ein neues Stadium tritt, anfangs von Ovid ausgehend, sich an Tibull und Properz anlehnt und endlich immer stärker die englische Melancholie und die deutsche Empfindsamkeit auf sich einwirken läßt.

In ähnlicher Weise gestaltet sich der Entwickelungsprozeß in

Polen. In den Spalten der Zeitschrift „Zabawy przyjemne i pożyteczne“ (Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes[1]) sehen wir eine lyrische Gattung erblühen. Neben dem „empfindsamen Menschen“ Geßners erscheinen immer häufiger melancholische Gesichter. Übersetzer der „Klagegesänge“ Ovids, heute in Vergessenheit geratene Verfasser „träumerischer Gedanken“, ja es stellen sich schon Liebhaber düsterer Schauer ein. Das in dieser Hinsicht so charakteristische Gedicht Feutrys „Temple de la Mort“ findet im J. 1771 in Polen sogar zwei Übersetzer und steht in krassem Widerspruch zu den damals so beliebten klassischen Oden und Briefen. Es erscheinen dazumal die ersten Versuche von Stimmungsgedichten mit Überschriften wie: „Wehmut“, „Melancholie“ mit deutlichen Anspielungen auf den „düsteren Engländer“, welche über die „Nichtigkeit des Lebens“ klagen und mit der Todessehnsucht spielen.

An dieser Richtung sind auch unsere „Dichter des Gemüts“: Karpiński, Kniaźnin und Adam Czartoryski, der Verfasser des polnischen Barden beteiligt. Der erstgenannte besingt, trotzdem seine sanfte Natur mehr zur naiven Ekloge hinneigt, „die Furcht des Menschen angesichts des Todes“, „den Triumph des Todes“, „Wehmut“, „Gewissen“, und zwar finden sich alle diese Gedichte schon in der Ausgabe von 1782. Kniaźnin „irrt nachts umher“ z. B. in seinem XI. Klagelied des Orpheus über den Tod Eurydikes und horcht auf das Rufen der „Unglücksvögel“, des Uhus und der Eule, hin; in typisch elegisch-didaktische Form bringt er seine Elegie „Auf den Tod Julchens“. Der letzte von ihnen bringt in der ursprünglichen Redaktion seines „Polnischen Barden“ von 1795 analoge, später unterdrückte Digressionen.

Ein besonderes Kapitel gebührt dem heute mit Unrecht vergessenen Modernisten dieses Zeitalters, Ignaz Bykowski. Ein Freund Kniaźnins, versucht er sein Talent in Prosa und in Dichtung. In ungebundener Rede folgt er dem Vorbild d'Arnauds, des empfindsamen Nachahmers der „Neuen Heloise“ und Übersetzers englischer Romane. In seiner Gedichtsammlung u. d. T. „Ländliche Abende“ (1787) finden sich unter anderen: „Schweigen“, „Einsamkeit“, „An das Herz“ und ein umfangreicheres Gedicht „Grüfte und Grabdenkmal meiner Mutter“. Diese „Grüfte“ scheinen in Polen die

[1]) Wörtlich: Angenehme und nützliche Beschäftigung des Geistes.

einzige Nachbildung der gleichnamigen Schöpfung von Hervey mit Benützung einer französischen Umarbeitung v. 1771 zu sein. Man findet hier aber auch gewisse Züge, die auf Grays Elegie zurückzugehen scheinen.

Es sei ferner bemerkt, daß Bykowski ein Jahr nach dem Erscheinen der „Ländlichen Abende" eine neue literarische Leistung „Die ländlichen Nächte" herausgibt, wobei er jedoch verschweigt, daß er keine Originalschöpfung, sondern nur eine Übersetzung der „Nuits champêtres" von de la Vaux (1784) bietet. Auch diese Arbeit Bykowskis entbehrt nicht eines Interesses für uns, wenn wir bedenken, daß das in Prosa abgefaßte Gedicht von de la Vaux eine recht eigenartige Verschmelzung des Youngschen Klageliedes und der Geßnerschen Idylle darstellt, wie dies bereits Baldensperger nachgewiesen hat. Ferner übersetzte Bykowski — in diesem Fall als Węgierskis Vorgänger — die seinerzeit viel gerühmte „Heroide" Popes: „Heloisens Brief an Abelard", über die in ganz Westeuropa so viele Tränenströme vergossen worden waren.

Bykowski besaß also unstreitig ein recht umfangreiches Anpassungstalent und verstand es, immer neue sentimentale Vorbilder aufzuspüren. Am Ausgang des XVIII. Jhs. kann er, mangels anderer, als Vertreter der polnischen, jedoch durch französische Quellen vermittelten „Anglomanie" betrachtet werden (d'Arnaud, Letourneur, de la Vaux). Er schwelgt in Geßnerschen Idyllen und französischen Elegien, die durch englische Vorbilder bestimmt werden. So entstehen Gedichte, die Bykowski als „Lieder" bezeichnet: „Sehnsucht", „Zärtlichkeit", „Verzweiflung", „Unbeständigkeit" und „Warnung".

Ein heute ebenfalls vergessenes dichterisches Erzeugnis aus dem Wirkungsbereich des „Nachtgedanken" ist das von Nikolaus Wolski im Jahre 1784 verfaßte, jedoch erst 1804 im „Nowy Pamiętnik Warszawski" u. d. T. „Zwei Nächte oder Betrachtungen über die Sternkunst" erschienene Werk. Es ist ein Gedicht in der Art des Aratos, das jedoch in unverkennbarer Weise im Banne Youngs steht. Beachtenswert ist ferner in der Fabel der zweiten „Nacht" Wolskis die Polemik mit der berühmten Abhandlung Rousseaus, welche ein interessantes Streiflicht auf die Geschichte der Ideen des „tugendhaften" Philosophen in Polen im XVIII. Jh. wirft. Dieses Werk mag als Beweis dienen, wie es sogar möglich war, Youngsche Stimmungsbilder mit den rationalistischen Ideen des

Aufklärungszeitalters in Einklang zu bringen. Trotz ganz deutlicher Übereinstimmungen der Form mit Youngs Dichtung wurzelt diese Schöpfung ganz in der klassizistischen Tradition.

Der Ausgang des XVIII. Jhs zeigt eine neue literarische Erscheinung in Polen: die Ossianschen Lieder beginnen zu wirken. Seinen Einzug hält nun der düstere Barde, der seiner Laute ähnliche Molltöne entlockt, wie sie in Youngs Klageliedern vorherrschten. Doch erschallen die Ossianschen Klagen mächtiger und reiner, das neue „Lied" ist frei von lehrhafter, redseliger Pastorenweisheit und schlägt in seinen Bann alle empfindsamen Seelen, welche die Dichtung Youngs bereits in sich aufgenommen hatten und die sich für Geßner nicht ganz erwärmen konnten. Die machtvollen Klagen von Fingals Sohn übertönen die Wehklagen des Vaters über den Verlust seines Töchterleins. Unter dem Einflusse des patriotischen Schmerzes fühlen sich die Herzen tiefer ergriffen und man steht und klagt am Heldengrab, in welches das Vaterland zur ewigen Ruhe gelegt worden ist.

In ähnlicher Weise wie im Westen findet auch bei uns Ossian Eingang, jedoch zur vollen Wirkung gelangt sein Einfluß erst nach 1815. Die erste polnische Aufnahme des „Ossianismus" gegen das Ende des XVIII. Jhs. ist gleichsam nur eine mechanische Transplantation Macphersonscher Motive, und diese Verpflanzung fand verhältnismäßig frühzeitig statt, weil auf die polnische Seele der Youngismus bereits eingewirkt hatte, und zwar in seinen allgemeinsten und meist nicht unmittelbaren Reproduktionen dieser Erscheinung.

Anderseits gestalten sich die ersten Jahrzehnte des Zeitraumes nach der Teilung Polens für die Weiterentwicklung der neuen Richtungen, des Gesnerismus, Rousseauismus und Ossianismus kritisch. So wird auch der Youngismus hart getroffen, denn er verliert seine Existenzberechtigung angesichts der neu auftauchenden und voller wirkenden Richtungen; hiedurch wird auch die Lokalisation der Analogie in hohem Grade erschwert, umsomehr da neue empfindsame Schöpfungen hinzutreten, die wieder viel von sich reden machen.

So könnte man denken, daß der „Youngismus" mit dem Ausgang des XVIII. Jhs. seine Rolle ausgespielt hat; indessen gewinnt in Frankreich diese Richtung in dem zweiten Jahrzehnt des neuen Jahrhunderts frisches Leben und ragt bis in das dritte Jahrzehnt

dieses Zeitalters hinein; sie setzt mit Baour-Lormians „Veillées poétiques“ ein und wirkt noch in den jugendlichen Versuchen Lamartines fort.

Auf der Scheide zwischen zwei Epochen steht Niemcewicz. Aus England hatte der Verfasser der historischen Gesänge die Kenntnis der Lieder mitgebracht, dort auch die Klagelieder Youngs sowie die Elegie Grays kennen gelernt; die letztere übersetzte er auch in metrischer Form und ließ sie zusammen mit der Übersetzung von Thomsons „Betrachtungen über die Trübsal des menschlichen Lebens“ im J. 1803 erscheinen. Doch in seiner originellen Lyrik zieht er es vor, Ossian zu folgen, und erwärmt sich weniger für Young. Lediglich in seinen „Abendlichen Betrachtungen“ begegnen wir ganz deutlichen und nahen Analogien zu Young.

In der Melancholie Andreas Brodzińskis, des Übersetzers von Schiller, bekommen wir Töne zu hören, denen gegenüber sogar sich die Empfindsamkeit Karpińskis wie ein Anachronismus ausnimmt, seine Sentimentalität zeigt nämlich viel mehr modernen Anstrich. Er braucht nicht erst beim Anblick des Todes in Rührung zu geraten, wir vermissen bei ihm sogar das übliche Ossiansche Beiwerk, er empfindet schon das Wesen dessen, das Werther als *difficulté d'être* bezeichnet. Die „Nachtgedanken“ klingen in den Seufzern dieses Napoleonischen Kriegers durch, weil es so das historische Evolutionsgesetz verlangt.

Geistig näher verwandt scheint ihnen Kasimir Brodziński zu sein, welcher in seiner Jugend Geßner und dann Ossian hat auf sich einwirken lassen. Wenn auch die Poesie der Gräber dem Wesen seiner Natur fremd ist, so findet man dennoch in seiner spärlichen Jugendlyrik deutliche Spuren dieser Richtung, was sich durch den Einfluß der Schillerschen Elegie, die unmittelbar an Young anknüpft, erklären ließe. Besonders kommen hier in Betracht zwei im „Pamiętnik Warszawski“ 1816 und 1817 erschienene Gedichte, „Grabelegie“ und „Trauerlied“. Beide verwerten Motive, die für die Dichtung Youngs, Grays und Herveys und in weiterer Folge auch für Macpherson typisch erscheinen; hiebei ist nicht zu vergessen, daß das Wiederaufleben Youngs in Frankreich auch wieder das Interesse für diesen Dichter in Polen wachruft, so daß Konopacki ihn neuerdings übersetzt und gleichzeitig mit dem „Trauerlied“ in der erwähnten Zeitschrift abdrucken läßt.

Seine theoretischen Ansichten über das Wesen der elegischen

Dichtung hat Brodziński in seiner bekannten Abhandlung „Über die Elegie", in welcher er sich an Herder anlehnt, niedergelegt. In viel späterer Zeit befaßte er sich mit dem Studium der lateinischen Elegien Kochanowskis, übertrug sie ins Polnische und versah sie im J. 1829 mit Vorwort. Sowohl in der Abhandlung wie in der Vorrede befaßt er sich mit der englischen Elegie und räumt den „Nachtgedanken" in der Entwickelungsgeschichte dieser Dichtungsgattung einen ehrenvollen Platz ein.

So manches lyrische Gedicht dieser Art, das in den polnischen Zeitschriften nach 1815 erscheint, setzt diese Dichtung immer noch fort. Neben der Harfe Ossians, welcher die Dichter jetzt vollere Klänge entlocken, erschallt die Laute Youngs. Besonders beachtenswert sind Fälle, in denen beide Tonarten zugleich erklingen. Eine typische Verschmelzung stellt uns das Gedicht von Stanislaus Matkowski unter dem bezeichnenden Titel: „Ode an den Tod" dar, welche im „Pamiętnik Lwowski" 1817 erscheint. Der sonst unbekannte Dichter leitet sein Gedicht mit der Anrufung des Todes in der Art Youngs ein, spinnt seine Betrachtungen über die Nichtigkeit des Lebens in bekannter Weise, wendet sich hierauf an einen Greis, der in unverkennbarer Weise an den Barden Ossians gemahnt, und schließt mit dem Motiv des Heldentodes für das Vaterland.

Andere, heute gänzlich vergessene polnische Elegiker schaffen ähnliche Kombinationen von Motiven, ja wir finden hier sogar ein Haschen nach Effekten, denen man sonst in der Schauerromantik begegnet. Die Wehmut ergreift immer allgemeiner zärtliche Gemüter, die Erben vormaliger empfindsamer Seelen aus der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. Was früher nur rührselige Sentimentalität gewesen. die sich der damaligen Menschheit gewissermaßen aufdrängte, wird von dem neuen Geschlecht als inneres, psychisches, notwendiges Bedürfnis empfunden. Die Melancholie senkt ihre Wurzeln in die Seele ein, sie entfaltet sich wie eine traurige und doch schöne Nachtblume; die Stimmung vertieft und verinnerlicht sich, erfüllt die Seelen mit ihrem kühlen Hauch. lehrt sie weinen, wird ihnen zum Bedürfnis.

Leben gewinnt nun der bis dahin leere Friedhof Youngs, Grays und Herveys: auch in Polen irren da die Geister Ossians und der englischen Ballade umher. Immer näher tönt der Hufschlag des Pferdes, das Lenore Bürgers in das Totenreich entführt. In französischer Umarbeitung erscheint diese Ballade erst 1811 und be-

ginnt nun, die „Elegie“ Grays erst mit Beginn des dritten Jahrzehntes zurückzudrängen, also sogar später als in Polen.

Unter den in der Abhandlung angeführten Dichtungen aus dieser Zeit verdient nähere Beachtung ein ohne Angabe des Verfassers im „Dziennik Wileński“ (Wilnaer Tageblatt) 1819 erschienenes, umfangreicheres Gedicht „An die Trauer“. Dieses ist unstreitig eine der bezeichnendsten Schöpfungen der polnischen Romantik vor dem Auftreten des Mickiewicz; tatsächlich gelangt in derselben die empfindsame Nachtstimmung, die ihren Ausgangspunkt in den „Nachtgedanken“ hat, in diesem Zeitraume zum besten und vollsten Ausdruck.

Endlich aber, im dritten Jahrzehnt des XIX. Jhs., ist der Youngismus auf polnischen Boden abgetan. Die Klagelieder des englischen Schriftstellers verfehlen jetzt auch auf die „empfindsamen“ Seelen, welche sich nun in den Strahlen der großen Dichtung des Mickiewicz sonnen, gänzlich ihre Wirkung. Ein 1822 im „Pamiętnik Warszawski“ erschienener Aufsatz wirft ihnen geradezu „die Lächerlichkeit ihrer Hyperbeln“ vor, da sie „wirklich zärtlicher und großer Worte“ entbehren. Unwiederbringlich verschwunden ist nun die Zeit, wo man sich von dem englischen Werke ergriffen fühlte, und wir sehen, wie die undankbaren Leser dem klagenden Vater den Rücken kehren, der sie nun wie ein Anachronismus anmutet. Auch Chateaubriand und Frau von Staël, ehemals große Verehrer Youngs, zeigen jetzt ein anderes Verhältnis zu seinem Werke, als nun neue, große lyrische Talente zu wirken beginnen. Vor allem überstrahlt der mächtige Genius Byrons alle die kleinen Lichtpunkte. Dem „Youngismus“ folgt der „Ossianismus“, und dieser wird vom „Byronismus“ abgelöst: das ist auch der gewöhnliche Lauf der Dinge. Eine Form bereitet den Boden für die Aufnahme einer anderen, wirkungsvolleren vor und geht in derselben auf. Jedoch der innerste Kern bleibt unversehrt: das biologische Entwickelungsgesetz wirkt mit unerbittlicher Folgerichtigkeit.

Den gleichen Gang der Dinge finden wir in Polen, seitdem dieses den traurigen Stillstand der sächsischen Periode überwunden hat und wieder dem Entwickelungsgang der westlichen Kultur folgt. Ein Jahrhundert lang hat die Entfremdung gedauert, aber im Zeitalter des Stanislaus August setzt eine fieberhafte Tätigkeit der literarischen Wiedergeburt ein. Die verspätet kommenden Keime neuer Richtungen folgen rasch aufeinander, ja sie treten manchmal

gleichzeitig auf, drängen sich und sind außerstande, tiefer einzudringen und eine üppige heimatliche Vegetation hervorzubringen. Man begnügt sich mit Übersetzungen und mittelmäßigen Umarbeitungen. Es wird gleichsam nur Roherz aufgestapelt, dessen Umschmelzung in dem großen Feuer des nationalen Geistes noch nicht gelingen will. Man wartet auf den Meister, welcher aus diesen künstlerischen Elementen ein großes, wie aus einem Stück gegossenes Denkmal der nationalen Kunst errichtet.

Das ist der historische — gewiß nicht belanglose Sinn dieser ganzen „Romantik“ vor Mickiewicz. Welchen Anteil an dieser Vorarbeit der englische Schöpfer der Klagelieder und seine westeuropäischen Nachahmer nehmen, versuchte der Verfasser in dieser Abhandlung nachzuweisen und in dieser Hinsicht seine früheren Arbeiten zu ergänzen. Der Einfluß dieser Richtung ist zwar nicht bestimmend, ja er reicht an die Rolle der Geßnerschen Dichtungen nicht heran, schon von den Ideen Rousseaus und den „Liedern Ossians“ ganz zu schweigen. Immerhin verdient diese Erscheinung Beachtung vor anderen und ist auch an und für sich zu bedeutsam, als daß man darüber achtlos hinweggehen sollte. Die zeitliche Wirkungssphäre Youngs in Polen ist derjenigen der Geßnerschen Idylle ungefähr gleich; ihrem Wesen nach ist sie als eine Begleiterscheinung zu betrachten. Youngs Einfluß trägt zur Vertiefung des Gefühls in der polnischen Lyrik in ähnlicher Weise bei wie Geßner negativ durch Überwindung der idyllischen Manier und Ossian positiv als eine ihm wesensgleiche Erscheinung. Er bereitet den Boden für die Aufnahme der „Ossianschen Lieder“ vor, wirkt auch noch eine Zeitlang neben diesen fort und bewirkt, daß gewisse elegische Töne stärker erklingen, die in der Folge zusammen mit anderen in der ergreifenden Lyrik des Adam Mickiewicz uns wieder entgegentreten.

Diese Dichtung faßt nun in sich alle künstlerischen Bestrebungen eines halben Jahrhunderts zusammen und muß naturgemäß auch den Grundton der „Nachtgedanken“ erklingen lassen; an diesen Ton werden wir noch leise gemahnt in den Bruchstücken des ersten und in dem zweiten Teil der „Totenfeier“ (Dziady) von Mickiewicz in der Aufforderung des Zauberers, man solle „von der Welt zum Grabe schreiten“, und in der traurigen Betrachtung des Jugendchores (Zwischen Wiege und Grab — steht das Jugendalter).

---

23. PAPÉE FRYDERYK. **Przegląd dziejów króla Aleksandra. Część II.** *(Geschichte der Zeit König Alexanders. II. Teil).*

3. Preußische Angelegenheiten. In den Verwicklungen mit Preußen trat eine gewisse Erleichterung durch den Tod des einzigen überlebenden Herzogs von Masovien Konrads III. (gest. am 28. Oktober 1503) ein. Polen war nun von diesem Unzufriedenen befreit, der stets mit dem Deutschen Orden, mit Moskau und dem Deutschen Reich konspirierte, und gewann für die Belehnung seiner minderjährigen Nachkommen 30.000 Dukaten. Es konnte damals das ganze masovische Land eingezogen werden, Czersk ausgenommen. Der Grund, daß die Krone von dem ihr zustehenden Recht dennoch keinen Gebrauch machte und Warschau den Masoviern beließ, ist wohl in der Rücksichtnahme auf die Radziwills zu suchen, deren Beistand der König in seiner litauischen Politik nicht entbehren konnte. Diesem Geschlechte entstammte eben die Herzogin-Witwe Anna.

Während der Regierungszeit Alexanders kam der ganze Handel mit dem Deutschen Orden nicht einen Schritt weiter. In äußerst geschickter Weise verstand es der Großmeister Friedrich von Sachsen, sich der Huldigung zu entziehen und wurde darin von dem Bischof von Ermeland, Lukas Watzelrode, dem einstigen eifrigen Anhänger König Albrechts und großem Feind des Kreuzritterordens in illoyaler Weise unterstützt. Der einzige in Rom errungene Erfolg bestand darin, daß Erasmus Ciołek, Bischof von Płock, bei dem Papst Julius II. (1505) außer einer Reihe von geistlichen Gnaden und zahlreichen kirchlichen Einnahmsquellen zum Schutz des Staates gegen die Angriffe der Heiden auch noch erwirkte, daß der Papst eine sehr energische Aufforderung an den Großmeister ergehen ließ, dem polnischen König unverzüglich zu huldigen. Doch dieser verstand es, auch diesen Streich in wirksamer Weise zu parieren: er veranlaßte den Kaiser und die deutschen Fürsten zu einem Einspruch, so daß der Papst davon Abstand nahm, den Großmeister zu drängen. Während des Interregnums nach Alexanders Tode war der Großmeister auch genügend gerüstet, um an gewaffneten Widerstand zu denken.

Besseren Erfolg hatten die Bemühungen, in Westpreußen Ruhe und Ordnung herzustellen, wo die Verweigerung der Lehnshuldigung dem Könige, im Gegensatz zu den geordneten Zuständen in Ostpreußen das Ansehen der Krone bereits stark erschüttert hatten.

Es fehlte nicht an Vorschlägen, Preußen zu vereinigen; selbstverständlich dachte man sich eine solche Vereinigung in der Kanzlei des Kreuzritterordens nur unter dem Zepter des Großmeisters. Daß indessen Lukas Watzelrode für eine solche Einigungsform zu gewinnen gewesen wäre, wie es manche Ermeländer Schriftsteller haben wollen, ist wohl kaum anzunehmen. Sein Ziel war, das Ermeländer Bistum zur Stellung einer Metropole in Ost- und Westpreußen zu erheben, und er riet dem König in Westpreußen eine so gute Verwaltung einzuführen, daß dies für die Untertanen des Deutschen Ordens eine Anziehung bilden könnte; er muß sich also eine Vereinigung beider Länder anders gedacht haben. Betreffs dieser Verwaltungsnorm, der s. g. preußischen Ordination wurden während des Besuches des königlichen Paares in Preußen (April bis Juni 1504) langwierige Verhandlungen gepflogen, die indessen keinen wesentlichen Erfolg zeigten, außer der Huldigung und der Tatsache, daß der Marienburger Starost Szafraniec abgesetzt und an seiner Stelle Ambrosius Pampowski ernannt wurde. Der Hauptgrund des geringen Erfolges der Verhandlungen, ist in den Sonderbestrebungen der preußischen Herren zu suchen, welche in preußischen Angelegenheiten nur mit dem König „exclusis consiliariis regni" unterhandeln wollten. Die Verständigung kam dann auch wirklich leichter zustande, als die königlichen Gesandten sich mit den preußischen Ständen allein während des Landtages zu Marienburg ins Einvernehmen zu setzen suchten; hier wurden am 18. September 1506 „multae ordinationes et salubres constitutiones" beschlossen. (Man findet sie abgedruckt im Corpus iuris Pol. von Balzer III, 1—10). Das Programm des Kanzlers Łaski: „prius domi quam foris ordinem ponamus" wurde getreu erledigt.

4. Die Erbfolge. Dem König Alexander war die polnische Krone teuer zu stehen gekommen. In Mielnik hatte er zwei Akten (am 23. und am 25. November 1501) unterzeichnen müssen; durch den ersteren setzte er gemeinsame Königswahl in beiden Reichshälften ein und verzichtete auf die Erbfolge in Litauen (die Union von Mielnik), die letztere fesselte die königliche Gewalt in unerhörter Weise (Senatorenakte). Die ganze Regierungszeit Alexanders ist nichts anderes als eine Auflehnung gegen diese Erpresssungen. Gegen diese Union, oder eigentlich gegen die freie Königswahl, erhob Wladislaw von Böhmen und Ungarn sofort Einspruch und verlangte die Ausfolgung von Litauen an Siegmund

oder wenigstens einen Anteil (Versorgung) für ihn. Vorläufig einigte man sich auf eine pekuniäre Versorgung, doch betrachtete man diese Erledigung nicht als endgültig. Hinsichtlich der Senatorenakte suchte sich der König so zu helfen, daß er den Dingen einfach freien Lauf ließ, als er sich für längere Zeit nach Litauen begeben mußte, um mit Rußland Krieg zu führen. Die Senatorenherrschaft versagte denn auch in kürzester Zeit in kläglicher Weise. Die Kriegssteuergelder wurden durch s. g. „Quittantien“ d. h. Assignaten in unverantwortlicher Weise verwirtschaftet; da man sich im Lande kein Ansehen hatte zu verschaffen gewußt, so fürchtete man, den Landsturm aufzubieten: es erfolgte nun ein furchtbarer Überfall der Tartaren, welche bis gegen Opatów vordrangen, und Pokutien wurde von den Wallachen besetzt. Nun erst entschloß sich der Senat, seine Ohnmacht halb und halb einzugestehen und den König in verzweifelter Weise zur Rückkehr aufzufordern.

Der König suchte nun, Wandel und Besserung zu schaffen, und berief vor allem andere Männer, wie den Erzbishof Andreas Róża Boryszowski, die Bischöfe Vinzenz Przerębski und Erasmus Ciołek, den Kanzler Johann Łaski, Nikolaus Firlej, Ambrosius Pampowski, die Herren von Chodecz. Ferner wurden neue Volksschichten herangezogen, wobei der König sich, dem Vorgang seines Vaters und seines Bruders folgend, an den Gesamtadel des Landes wandte. Den Landtagen wurde die s. g. „Ordination zur Verteidigung von Rotrußland“ vorgelegt und ein Landsturm unter Heranziehung der Bauernbevölkerung vorgeschlagen. Der kleinpolnische Landtag in Wojnicz nahm diese Ordination am 8. Mai 1503 mit Begeisterung auf, der Landtag in Piotrków faßte nach der Rückkehr des Königs Beschlüsse, deren Spitze gegen die Magnaten gerichtet war: also höhere Steuern, Stärkung der Hofämter, Einschränkung der Verpfändung der Krongüter (da hiebei die Großen den Hauptgewinn einstrichen).

Nachdem es nun dem König gelungen war, die Grundlage, auf der die beiden Akten aufgebaut waren, zu erschüttern, ließ er wieder die Erbschaftsfolge Siegmunds an die Tagesordnung kommen und betrieb sie mit Nachdruck. Es kamen in der Tat in Krakau im Herbst 1504 Familienverträge zustande. Diesmal gab der Kronrat seine Zustimmung, daß Sigmund zum Gouverneur von Westpreußen ernannt werde, stellte jedoch die Bedingung, daß Wladislaw und Siegmund auf ihr litauisches Erbfolgerecht schriftlich

verzichten und daß der litauische Reichstag die Union von Mielnik bestätige, d. h. daß er die s. g. „Reversalien der Union" einsende. Die Jagellonen sahen in dem Gouvernement von Preußen eine Art Pfand, das geeignet war, die Thronfolge Siegmunds zu sichern. Zwar kam der Vertrag zustande, als jedoch dieses Projekt in Preußen auf Widerstand stieß, gingen die Jagellonen einen Schritt weiter, suchten das Großherzogtum Litauen noch bei Lebzeiten Alexanders für Siegmund zu gewinnen, und verstanden es, die Familien der Radziwills und der Glińskis auf ihre Seite zu (durch Ausfolgung von Lida an Drozda etc.) zu ziehen.

Während nun im litauischen Reichstag in Brześć (im Februar und März 1505) der Reichskanzler Łaski von amtswegen sich für die Union erklärte — standen die Anhänger der Union beim König in Ungnade. Zwar ist es falsch, daß man sie im Bug ertränken wollte, wahr aber ist es, daß sie ihres Amtes im Kronrat verlustig wurden (Bischof Tabor, J. Zabrzeziński). Der litauische Kronrat lehnte die Ausgabe der Reversalien der Union ab, und die Mielniker Union wurde nun hinfällig. Der bald darauf folgende Reichstag von Radom bedeutete wiederum eine Niederlage für die polnische Senatorenpartei und verschaffte dem König neues Ansehen beim Kleinadel, und zwar durch die Bildung der Landbotenstube („Nihil novi") und durch die Verfügung zwecks Errichtung der Statuten („Commune R. P. Privilegium"). In diesen Statuten fand das Mielniker Senatorenprivilegium keine Aufnahme mehr und geriet nun ein für allemal in Vergessenheit.

Es ist bezeichnend, daß die äußere Politik durch die innere bestimmt wurde, indem man schwierigere Probleme auf später verschob. So hatte M. Firlej schon am 2. November 1503 die Unterhandlungen mit der Walachei in Czernowitz abgebrochen, und Wladislaw v. Ungarn hielt noch immer die polnischen Waffen zurück, ja er zog es sogar nach Stefans Tod vor (gest. am 2. Juli 1504), den Streit auf friedlichem Wege beizulegen, und zwar durch einen Heiratsbund zwischen Stefans Sohn und Elisabeth, der Schwester beider Könige. Als dieser Vorschlag beiderseitig angenommen worden war, räumten die Wallachen Pokutien (um den 1. September 1505). Die Rückgewinnung des Landes gelang also durch Unterhandlungen, nicht durch kriegerische Erfolge. Was den Zug gegen die Tartaren anbelangt, so ist zu bemerken, daß Schach Achmet und die Abgesandten der Nogajtzen in Litauen weilten

und Verabredungen gegen Mengli Girej trafen. Der König und seine Anhänger (Gliński und Łaski) waren für einen Kriegszug, die litauischen Magnaten hielten es für ratsamer, Mengli Girej durch Internierung seiner Feinde zu gewinnen.

Die zwei letzten Reichstage Alexanders, der litauische, der in Grodno im November 1505 stattfand, und der polnische, der in der Zeit vom 15. Jänner bis zum 15. März 1506 in Lublin abgehalten wurde, hatten die Aufgabe, zu besänftigen und eine Verständigung herbeizuführen. In dem Reichstag von Grodno sitzen nun die Anhänger Gliński's und Zabrzeziński's friedlich nebeneinander, denn beide Parteien sind für Siegmund gewonnen worden. Die Opfer der Verständigung sind aber Schach Achmet und die Nogajtzen: der König gibt nach, die Magnaten führen die Internierung der Vertrauensseligen durch die Schuld trifft mehr die großen Herren als den König. In Wilna werden um Ostern die Beratungen fortgesetzt — die Sache scheint so weit gediehen zu sein, daß der König, um die Unterhandlungen abzuschließen, an dem litauischen Reichstag in Lida teilnehmen will und dorthin reist, um die litauische Herrschaft Siegmund zu übergeben. Ein Schlaganfall macht die Verhandlungen unmöglich, und der König trifft die nötigen Verfügungen nur noch in seinem Testamente (am 24. Juli 1506).

Der kranke König, der nach Polen zurückkehren will, muß infolge plötzlichen Eindringens der Tartaren von seiner Umgebung nach Wilna zurückgebracht werden. Die Söhne Mengli Girejs hatten sich trotz der unwürdigen Dienstfertigkeit der litauischen Magnaten doch nicht zurückhalten lassen, in Litauen einzubrechen und zu plündern. Sie drangen bis Nowogródek vor, jedoch trug Michael Gliński, welcher schon früher zum Oberbefehlshaber gegen sie ausersehen worden war, bei Klecko am 5. August 1506 einen glänzenden Sieg über die Feinde davon.

Der König rang schon mit dem Tod; als die freudige Botschaft kam, schien sich der Zustand zu bessern, doch war dies nur ein letztes Aufflackern der Lebenskräfte: das Schicksal war nicht mehr zu wenden, und er verschied am 20. August 1506 gegen Morgen. Der Verlauf der Krankheit weist deutlich auf die „gallische Krankheit“, auf *lues* hin.

Die Arbeit schließt mit einer kurzen Charakteristik des Königs, wobei betont wird, daß das Urteil der Nachwelt zu hart war.

24. BORATYŃSKI LUDWIK. **J. A. Caligari, Nuncyusz Apostolski w Polsce (1578–1581).** *(J. A. Caligari, päpstlicher Nuntius in Polen [1578–1581]).*

Die Abhandlung verwertet die jüngst vom Verfasser herausgegebene Korrespondenzsammlung dieses Nunzius u. d. T.: I. A. Caligarii, nuntii Ap. in Polonia, epistolae et acta (1578–1581). Ed. Dr. Ludovicus Boratyński (Monumenta Poloniae Vaticana T. IV. Cracoviae 1915).

Johann Andreas Caligari, geboren am 14. Oktober 1527 in Brisighella bei Faenza, machte seine juridischen Studien an der Universität in Bologna (1547—1554) und empfing nach siebenjährigem Aufenthalt in Rom im J. 1561 die priesterlichen Weihen. Kardinal Bernhardo Scotti ernannte ihn zu seinem Generalvikar im Bistum von Piacenza, worauf er einige Monate hindurch ein ähnliches Amt beim Bischof von Bologna, Kardinal Ranuccio Farnese bis zu dessen Tode (am 29. Oktober 1565) bekleidete. Im Jahre 1566 finden wir ihn während des Reichstages zu Augsburg im Dienste des Kardinals Johann Franz Commendone, zu dem er schon früher in Beziehungen gestanden war, aber schon im folgenden Jahr übernahm er das Pfarrersamt in Pieve del Thó (bei Brisighella), wo er fünf Jahre verbrachte. In dieser Zeit knüpfte er Beziehungen zu dem Erzbischof von Mailand, Kardinal Karl Borromäus an und stand mit ihm in sehr lebhafter Korrespondenz. Die große Verehrung und Pietät, die er dem bedeutenden Mann entgegenbringt, leuchtet aus der Biographie des hl. Borromäus hervor, die er mehrere Jahre nach dessen Tode herausgab. Im Jahre 1573 führte er als Referendar „utriusque signaturae" die Schätzung der Benefizien im Erzbistum Siena durch und wurde gegen das Ende dieses Jahres als apostolischer Kollektor nach Portugal entsendet. Dieses Amt verwaltete er vier Jahre hindurch und wurde Ende 1577 als Nunzius für Polen bestimmt. Vor seinem Reiseantritt durchforschte er noch im Auftrage des Papstes das Archiv in Anagni, verließ Rom am 29. April 1578 und kam in Krakau am 7. Juni an. Mit der Beschreibung der Vorbereitungen zur Nunziatur und der Schilderung der Reise schließt der erste Abschnitt.

Das zweite Kapitel befaßt sich mit der politischen Wirksamkeit Caligaris in Polen. Seine wichtigste Aufgabe auf politischem Gebiete bestand darin, gute Beziehungen zwischen Stefan Bathory und dem

Kaiser Rudolf II. herzustellen, da es sich darum handelte, eine Liga gegen die Türken zu gründen. Im Gegensatz zu seinem Vorgänger, Vinzenz Laureo, dem Bischof von Mondovi, der während der Königswahl in eifriger Weise bemüht gewesen war, die Kandidatur Stefan Bathorys zu hintertreiben und dann als Nunzius am Hofe des gewählten Königs immer den Vorteil des Kaisers zu fördern, suchte er das Vertrauen und die Gunst des Königs zu gewinnen und stellte sich während der Unterhandlungen mit Rudolf II., die sich in die Länge zogen, ganz offen auf die Seite Bathorys. Ja, er verübelte es dem polnischem König nicht, als dieser daran dachte, nach dem eventuellen Tode Rudolfs II. die Krone von Ungarn zu gewinnen, da er wußte, daß dieser sich für die Liga nur unter dieser Bedingung gewinnen lasse. Deshalb unterließ auch Caligari jeden Versuch, König Stefan mit dem Grossfürsten Iwan IV. auszusöhnen, dann beide Herrscher zu einem Unternehmen gegen die Türken zu vereinigen, wie es der Papst haben wollte (im Juni 1579), und er knüpfte überhaupt keinerlei Beziehungen mit Moskau an. Diese Aufgabe wurde nun vom päpstlichen Stuhl einem besonderen Abgesandten, Antonio Possevino, im J. 1581 übertragen. Das Verhältnis Caligaris zu Possevino war sehr freundschaftlich gewesen, solange dieser sich nur auf schwedische Angelegenheiten beschränkte, doch darin trat eine Wandlung ein, als Possevino nach seiner Ankunft in Polen Caligari zurückdrängte und ihn von allen Unterhandlungen zwischen Bathory und Moskau ausschloß. Es wird nachgewiesen, daß Possevino es vermied, Caligari in seine Absichten einzuweihen und daß der päpstliche Stuhl es ebenfalls unterließ, den Nunzius hievon zu unterrichten. Somit wird es nicht befremden, daß Caligari, der übrigens inzwischen abberufen wurde, ihm gegenüber eine ablehnende Haltung einnahm und auch dessen Vorgehen einer scharfen Kritik unterzog. Da er den Standpunkt vertrat, daß sich auch ohne Possevinos Mitwirkung eine Verständigung zwischen Polen und Moskau erzielen lasse, legte er aus eigenem Antrieb dem König eine außerordentlich beachtenswerte Denkschrift vor, in welcher er ihm den Rat erteilte, den Bund mit Moskau durch eine Heirat zwischen der königlichen Nichte Griseldas und einem der Söhne Iwans IV. zu festigen: dann wäre Aussicht auf eine Förderung seiner Bemühungen um die ungarische Krone von seiten Moskaus vorhanden und dafür würde er sich verpflichten, den Grossfürsten für die Union mit der katholischen Kirche und für die Liga gegen die Türken

zu gewinnen. Caligari, welcher sich außerdem für eine Annäherung zwischen Polen und Spanien aussprach, machte als erster — im Auftrag König Bathorys selbst — den spanischen Gesandten am kaiserlichen Hof, Johannes Borgia, aufmerksam, daß es angesichts des sehr bedeutenden Handels mit Rohprodukten, welche von Danzig nach den Niederlanden gingen, ein leichtes wäre, die Aufständischen durch Abschneidung dieser Zufuhr zur Unterordnung zu zwingen. Doch trat die spanische Regierung dieser Angelegenheit erst gegen das Ende der Regierungszeit Bathorys näher.

Im dritten Abschnitt wird die Wirksamkeit Caligaris auf kirchlichem Gebiete behandelt. Als seine vornehmste Aufgabe betrachtete er den Kampf mit dem Ketzertum und die Reform der Geistlichkeit im Sinne der Beschlüsse des Trienter Konzils. Da jedoch die protestantische Kirche sich einer gesetzlich gesicherten Stellung erfreute und der König zwar selbst ein glaubenseifriger Katholik, dabei jedoch ein abgesagter Feind aller ungesetzlichen Maßregeln gegen Andersgläubige war, so beschränkte sich auch Caligari lediglich auf friedliche Mittel, mit denen er den Protestantismus bekämpfte, und suchte dementsprechend vor allem, hervorragende Protestanten zum Übertritt in die katholische Kirche zu bewegen. Er war fest überzeugt, daß der Katholizismus in dem Glaubenskampfe in Polen obsiegen müsse, und schenkte deshalb dem polnischen Protestantismus und den Vorgängen innerhalb der protestantischen Kirche in Polen, nur wenig Beachtung. Hingegen stieß die Reform der weltlichen Geistlichkeit und der Orden auf zahlreiche Schwierigkeiten. Zwar hatte die Provinzialsynode von Piotrków 1577 die Beschlüsse des Trienter Konzils angenommen, aber ihre Verwirklichung durch den Nunzius, besonders wo es sich um Abschaffung oder Einschränkung der Pluralität von Benefizien handelte, war eine dornenvolle Aufgabe, da Caligari, der auf die Mitwirkung der polnischen Bischöfe rechnen durfte, sich in dieser Hinsicht, wie er selbst behauptet, sehr enttäuscht sah. Er war mit der Haltung des ganzen polnischen Episkopats, Martin Kromer, den Bischof von Ermeland ausgenommen, höchlich unzufrieden; mit dem Erzbischof von Gnesen Jakob Uchański kam es immer und immer wieder zu Mißhelligkeiten, mit dem Bischof von Krakau, Peter Myszkowski, waren die Beziehungen dauernd schlecht und die anfängliche Freundschaft mit dem Bischof von Kujavien, Stanislaus Karnkowski, dem hervorragendsten Vertreter der damaligen polni-

schen Kirchenwelt, verwandelte sich bald in schlecht verhehlte Abneigung. Caligari hegte den Verdacht, daß sie alle die Absicht haben, hinter seinem Rücken eine Provinzialsynode einzuberufen und im Einvernehmen mit dem Kanzler Zamojski die Scheidung der Ehe des Königs Stefan mit Anna, die viel älter war als ihr Gemahl, durchzusetzen. Dieser Argwohn trübte das sonst ruhige Urteil des Nunzius und verbitterte ihn gegen die Bischöfe. Deutlich zu sehen ist diese Verstimmung in seinen Bestrebungen, auch die Ordensgeistlichkeit zu reformieren, welche Aufgabe er sich besonders angelegen sein ließ; er schilderte die Mißbräuche, die sich in die Orden eingeschlichen hatten, und verlangte Entsendung von Visitatoren. Als besonders zu dieser Aufgabe geeignete Männer förderte er den Visitator der Franziskaner, der sich aber mit dem Krakauer Bischof schlecht vertrug, und besonders den Kommissär der Zisterzienser Edmund a Cruce, einen Franzosen, der eine energische Wirksamkeit entfaltet hatte, jedoch ebenfalls in scharfen Konflikt mit den Bischöfen, welche ihre Rechte den Abten gegenüber verteidigten, geraten war und endlich sich auch dem König abgeneigt machte, so daß ihn Caligari fallen lassen mußte. Nur die Jesuiten standen hoch in seiner Wertschätzung, und er betrachtete sie, gleich wie der König, für geeignetstes Werkzeug, um dem Katholizismus zur ungeteilten Herrschaft in Polen zu verhelfen.

Im vierten Abschnitt wird Caligari als Beobachter und Informator gewürdigt. Zwar sind seine Beobachtungen über Land und Volk nicht eben zahlreich, doch man sieht, daß er sich in das polnische Leben hineingefühlt hat wie kaum ein anderer Nunzius. Zwar fehlt ihm tieferes Verständnis für verwickelte Verhältnisse, wie für den Kampf der Parteien, die politische Lage, doch er besitzt eine treffliche Beobachtungsgabe, wo es sich um Einzelheiten handelt. So erscheinen seine Bemerkungen über die Person des Königs als wertvolle und sehr interessante Beiträge zur Charakteristik dieses Herrschers. Aus diesen Zügen erhalten wir das Bild einer kräftigen und ganz ungewöhnlichen Individualität, von deren Zauber der Nunzius selbst gefesselt ist. Auch die Gestalt der Königin Anna erscheint in seinen Berichten mit ihren Vorzügen und Schwächen sehr plastisch. Dagegen wird das Bild des Kanzlers Zamojski, des vertrautesten Beraters des Königs, das anfangs mit Wohlwollen und Ruhe gezeichnet erscheint, seit Anfang 1580, als zwischen ihm und dem

Nunzius eine Entfremdung platzgriff, förmlich zur Karikatur. Auffallend ist die ungewöhnliche Unbeständigkeit in seinen Urteilen über die nämlichen Personen in dem Zeitraum von kaum drei Jahren, wo er als Nunzius in Polen weilt, und die übertriebene Subjektivität, mit welcher alle seine Berichte gefärbt sind. Die Sprünge von einem Extrem ins andere, von Lobeserhebungen zu Anfeindungen, von großem Optimismus zu noch größerem Pessimismus, treten uns besonders 1580 entgegen, wo er mit den Gegnern des Kanzlers und des Königs intriguiert und in verschiedenen Anzeichen die Vorboten des Zornes und der Strafe Gottes sieht. Diese außerordentliche Subjektivität, welche mit großer Leichtgläubigkeit Hand in Hand geht, setzt den Wert seiner Berichte als historischen Materials stark herab. Im Charakter Caligaris liegt auch offenbar der Grund, warum der Nunzius sich die Leute entfremdete, die Gegner nicht zu gewinnen verstand und sich seine Wirksamkeit auf Schritt und Tritt erschwerte.

Doch der Grund für seine plötzliche Abberufung lag wo anders, wie dies im letzten Abschnitt auseinandergesetzt wird. Der König, der anfangs Possevino mit Mißtrauen begegnete, erblickte zwar in der bald nach Ankunft des neuen Abgesandten erfolgten Abberufung Caligaris eine Kabale seiner Gegner in Rom, doch er irrte sich. Alberto Bolognetti, Nunzius in Venedig, war im März 1581 in Ungnade gefallen und von seinem Posten abberufen worden, so daß er sich nur noch mit Mühe dank dem wirksamen Schutze der päpstlichen Nepoten im diplomatischen Dienst des hl. Stuhles erhalten konnte; die spanische Nunziatur, für welche er seit längerer Zeit vorgesehen war, entschlüpfte ihm nun, und er erhielt nur die polnische, so daß Caligari von seinem Platz weichen mußte. Das stieß auf keinerlei Schwierigkeiten; nachdem Caligari dem Possevino den Weg nach Polen geebnet hatte, jedoch in die eigentlichen Pläne des hl. Stuhles nicht eingeweiht worden war, war er für diesen jetzt ein unbequemer Mitarbeiter, und es erschien deshalb ratsam, für ihn Ersatz zu schaffen. Somit kehrte Caligari, da er schon 1579 zum Bischof von Bertinoro ernannt worden war, Ende 1581 nach Italien zurück und trat sein neues Amt an. Erst 1584 wurde er wieder als Nunzius nach Graz entsendet, doch empfand er dies als eine Zurücksetzung im Vergleich mit der früheren wichtigeren und glänzenderen Stellung in Polen und bat um die Erlaubnis, nach Bertinoro zurückkehren zu dürfen, was auch 1587 erfolgte.

Aus dem Leben geschieden war bereits König Stefan Bathory, mit dem er auch nach seiner Abreise von Polen in brieflichem Verkehr gestanden war und den er als seinen Gönner betrachten durfte, da dieser 1586, also schon kurz vor seinem Tode ihn dem Papst Sixtus V. zum Kardinalshut empfohlen hatte. Zwar wurde ihm diese Auszeichnung doch nicht zuteil. aber der Papst berief ihn, dem Rate des Kardinals Hieronymus Rusticucci folgend, Anfang 1588 als Berater an die Seite seines sechszehnjährigen Nepoten, des Staatssekretärs Kardinals Alessandro Montalto; dessen Amt verwaltete eigentlich Caligari selbst. Dann war er Geheimsekretär (secretarius intimus) Urbans VII., Gregors XIV., Innozenz IX. und Klemens VIII. im ersten Jahr des Pontifikats. Es muß geradezu befremden, daß er weder für diese Verdienste noch für seinen Anteil, den er bei der Besetzung Ferraras durch päpstliche Truppen gehabt, weder durch die Kardinalswürde noch ein größeres Bistum ausgezeichnet wurde, sondern bis an seinen Tod in Bertinoro (19. Jänner 1613) verblieb, wo er auch beigesetzt wurde.

Seinen literarischen Arbeiten ist der Schluß des letzten Abschnittes gewidmet.

---

25. BRZESKI TADEUSZ. **O granicach ekonomii społecznej.** *(Die Grenzen der Volkswirtschaftslehre).*

Erster Abschnitt. Die vorliegende Arbeit setzt sich zum Zweck, die Rickertsche [1]) Kritik des Wirkungsbereiches der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung als Voraussetzung benützend, die allgemeinen Konsequenzen für die Methodologie der historischen Kulturwissenschaften überhaupt und der Volkswirtschaftslehre insbesondere zu ziehen. Die generalisierende Methode der Naturwissenschaften eignet sich nicht für die historische Begriffsbildung, sie erfaßt nicht diejenige Wirklichkeit, um die es sich vor allem in der Geschichte handelt. Sie vereinfacht die physischen wie psychischen Erscheinungen der unmittelbaren Wahrnehmung, und die Tendenz zur Behandlung der unendlichen Mannigfaltigkeit der Wirklichkeit

[1]) Rickert: Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung, II. Aufl., Tübingen 1913.

als generelle Modifikationen gewisser grundlegender Elemente ist ihr logischer Sinn. Das logische Extrem der generalisierenden Begriffe sind die Individualbegriffe der Geschichtswissenschaften. Sie können zwar die unmittelbare Wirklichkeit nicht ohne Rest erfassen, sie sind aber von der Vereinfachungstendenz der generalisierenden Begriffe frei und stehen der Wirklichkeit in der unmittelbaren Wahrnehmung näher als diese. Sie können ähnlich wie die generellen Begriffe, allgemeine Geltung beanspruchen; dies hängt von der allgemeinen Bedeutung derjenigen ethisch kulturellen Werte ab, welche bei ihrer Bildung die Erkenntnis geleitet haben. Die Beziehung auf Werte ist nicht einer Bewertung von ihrem Standpunkte gleichzusetzen; sie besteht darin, daß die Werte als Motive einer Auswahl der historisch belangreichen Erscheinungen dienen, daß daher die historische Forschung sich mit den Bedingungen der Verwirklichung derjenigen Werte befaßt, denen eine allgemeinkulturelle Bedeutung zukommt.

Obwohl die generellen Begriffe das logische Ideal der Naturwissenschaft bilden und über ihren erkenntnis-theoretischen Charakter entscheiden, enthalten doch die einzelnen Zweige derselben mehr oder weniger historische Elemente. Ebensowenig können die historischen Wissenschaften der generellen Begriffe entbehren; ein Beispiel hiefür bieten die relativ-historischen Individuen (zusammengesetzte und homogene Begriffe), welche den generalisierenden Begriffen der Naturwissenschaft durch ihre logische Struktur verwandt sind, sich jedoch von denselben durch reale Existenz ihrer Bestandteile und durch Beziehung auf einen gegebenen Zeitpunkt unterscheiden. In diesen relativ-historischen Begriffen werden diejenigen historischen Begebenheiten verarbeitet. an denen die Verfassung von sozialen Gruppen in erster Linie Interesse erweckt.

Wie oben erwähnt, entscheiden die Werte als Ausgangspunkte der individuellen Begriffsbildung darüber, welchen Momenten der Wirklichkeit sich das geschichtliche Interesse zuwendet. Es sind dies die für Realisierung dieser Werte relevanten Tatsachen, für die wissenschaftliche Forschung erwächst daher die Aufgabe, die ursächliche Verknüpfung der konkreten Verwirklichung der betreffenden Werte aufzuklären. Die naturwissenschaftliche, aus allgemeinen Begriffen aufgebaute Kausalität reicht für diesen Zweck nicht aus, denn wären auch alle allgemeine Regelmäßigkeiten erkannt, deren Zusammenwirken die betreffende Erscheinung naturwissen-

schaftlich erklären würde, bliebe noch die Tatsache des Wirkens derselben in einem gegebenen Zeitpunkte und die Individualität der Erscheinung unerklärt. Es bleibt dahingestellt, ob dies auch die geschichtliche Kausalität zu erreichen vermag; das Entscheidende ist, daß sie überhaupt möglich und der naturwissenschaftlichen Kausalität ebenbürtig ist. Der individuelle Begriff entsteht aus allgemeinen und auf einen Wert bezogenen Elementen, seine ursächliche Erklärung zerfällt daher in die ursächliche Verknüpfung dieser allgemeinen Elemente mittelst allgemeiner Regelmäßigkeiten, mit dem einzigen Unterschiede, daß der Zusammensetzung der allgemeinen Elemente einer individuellen Ursache nur eine einzige Zusammensetzung der Elemente einer individuellen Wirkung entsprechen kann.

Die Werte, als Ausgangspunkt des individuellen Denkens, sind ebenfalls reale, dem wirklichen Leben entlehnte Momente, denn wären es nicht reale Werte, würde das individuelle Denken Werturteile fällen, was empirisches Forschen vermeiden muß. Sie müssen dem Verstehen des erkennenden Subjektes zugänglich sein und kommen zum Vorschein in den menschlichen, geistigen Individuen, deren ursächliches Bedingtsein das geschichtliche Interesse der Menschheit erschöpft. Der Umstand, daß die geistigen Individuen nur als soziale, d. h. auf soziale Werte bezogene Individuen begriffen werden können, bewirkt eine weitere Beschränkung der Individualisierung durch Einfügung von tatsächlichen Elementen in die Struktur der Werte. Weitere tatsächliche Elemente führt man in das individuelle Denken hinein, wenn man den allgemeinen Kulturbegriff in die einzelnen, inhaltlich bestimmten Werte zerlegt. Diese Werte bilden Teile eines einheitlichen Ganzen und wirken untereinander wechselartig ein, ihre Abgrenzung kann daher nur konventionellen Charakter tragen.

Es erübrigt noch, die logische Struktur der inhaltlich bestimmten Werte in ihrer Rolle als Grundlage der Individualisierung zu beleuchten. Ihre logische Struktur läßt sich als ideal typisch bezeichnen. Sie entstehen als Idealisierung gewisser tatsächlichen Umstände, welche dem Zwecke gemäß umgeformt und vereinfacht werden. Sie stellen nicht die Wirklichkeit dar, sie bilden nur Gesichtspunkte zur Erfassung derselben; sie können auch der Wirklichkeit adäquat sein und sind dann heuristisches Mittel für ihr Verständnis.

Zweiter Abschnitt. Gegenstand der Volkswirtschaftslehre ist das kulturelle Leben der Menschheit in seinen wirtschaftlichen Beziehungen, ihre Methode kann daher die generalisierende Begriffsbildung nicht sein, weil nur individualisierendes Denken diesem historischen Gegenstande gerecht werden kann. Der Individualisierung auf dem Gebiete der volkswirtschaftlichen Erscheinungen müssen inhaltlich in gewisser Richtung bestimmte Werte zugrunde gelegt werden. Weil Gegenstand dieser Wissenschaft, wie der historischen Wissenschaften überhaupt, die Erforschung der Kulturbedingungen der geistigen Wesen bildet, weil ferner der Inhalt der Werte, welche der Individualisierung die Richtung angeben, aus dem realen Verlaufe des kulturellen Lebens geschöpft werden muß, tritt eine Koinzidenz zwischen dem handelnden und dem erkennenden Subjekte zutage, welche die Wissenschaft vor das Dilemma eines Realismus oder Idealismus in der Behandlung der tatsächlichen Begebenheiten stellt.

Vor dieses Dilemma sehen wir uns bei der Begrenzung des Umfanges der Volkswirtschaftslehre gestellt. Die realistischen Richtungen, welche den Begriff des wirtschaftlichen Gutes oder das wirtschaftliche Prinzip als das charakteristische Merkmal der wirtschaftlichen Erscheinungen annehmen, nehmen nicht genügend Rücksicht auf den Umstand, daß beide Merkmale sich nicht in der unmittelbaren Wahrnehmung feststellen lassen, da sie schon als Ergebnis von gewissen apriorischen Voraussetzungen zu betrachten sind. Aber auch dann, wenn man inhaltlich in gewisser Richtung bestimmte Werte als wesentliches Unterscheidungsmerkmal der wirtschaftlichen Erscheinungen annimmt, lassen sich die in dem tatsächlichen Verlaufe des sozialen Lebens zur Verwirklichung gelangenden Werte zu einer wissenschaftlichen Individualisierung nicht gebrauchen und können nicht den Werten in ihrer Rolle auf dem Gebiete der Erkenntnis gleichgesetzt werden. Die tatsächlichen Werte treten in Verbindung mit den konkreten Bedingungen der Realisierung auf, als Erkenntniswerte müssen sie einen abstrakten und formalen Charakter aufweisen. Sie eignen sich daher nicht als Ausgangspunkte einer zur Gewinnung von allgemeinen Begriffen gerichteten Induktion, weil dieselbe auf dem Gebiete der individuellen oder sozialen Wirtschaftspsychologie sich ohne apriorische Annahmen nicht ausführen läßt. Außerdem müssen die Erkenntniswerte dem Postulate einer gewissen hypothetischen Einheit entspre-

chen, können daher mit mancher konkreten Gestaltung der Werte nicht übereinstimmen. Auf diese Art muß dieses Dilemma zugunsten eines gewissen erkenntnistheoretischen Idealismus entschieden werden.

Die inhaltliche Bestimmung des volkswirtschaftlichen Wertes ist eine Aufgabe der technisch-wissenschaftlichen Zweckmäßigkeit, muß aber dabei gewissen logischen Anforderungen entsprechen. Von diesem letzteren Standpunkte aus gemessen, eignen sich hiezu weder der Gebrauchswert noch der Kostenwert. Beide lassen sich nicht als reale Verursachungsfaktoren betrachten, außerdem kommen sie in der modernen Volkswirtschaft getrennt vor und lassen sich nicht zu einem einheitlichen Ganzen verschmelzen ohne eine weitere Eliminierung der tatsächlichen Elemente, können doch diese letzteren bei dem einem wie dem anderen Werte in verschiedener Richtung wirken. Wenn man daher zu einem einheitlichen Wertbegriff gelangen soll, müssen diejenigen tatsächlichen Elemente, welche über die konkrete Gestaltung der Tauschverhältnisse entscheiden, ausgeschieden werden, der Tausch daher ohne Rücksicht auf sie betrachtet werden. Der Wirkungsbereich der wirtschaftlichen Beziehungen wird dann von dem Wirkungsbereiche der Tauschverhältnisse bestimmt. welch letzterer von dem Entwicklungsgrade der Volkswirtschaft abhängt; das Verfassungsprinzip der Volkswirtschaft ist in dem Rentabilitätssatze der Erwerbstätigkeit, der durch Vermittlung der Tauschverhältnisse zutage tritt, und dessen Rückwirkung auf die Vermögensverhältnisse zu suchen. Dieser Satz ist nicht mit der Produktivität zu identifizieren, er wird nur bestimmt von der niedrigsten Produktivität der gleichzeitigen Produktionsprozesse, beziehungsweise von der Produktivität der früheren Produktionsprozesse. Das Zweckbestreben der wirtschaftlichen Verfassung schreitet in der Richtung einer möglichen Nivellierung der Verschiedenheiten dieses Rentabilitätssatzes.

Die einzige tatsächliche Grundlage dieses Wertbegriffes sind die Unterschiede in der Produktivität von einzelnen wirtschaftlichen Prozessen; für diesen Wertbegriff kommen daher nicht in Betracht diejenigen Umstände, welche die konkrete Gestaltung des Gebrauchswertes oder des Kostenwertes beeinflussen. Beide diese Wertbegriffe aber, obwohl zur wissenschaftlichen Individualisation nicht geeignet, können als heuristische, den wirklichen Verlauf der wirtschaftlichen Vorfälle aufklärende Mittel dienen. Hiemit sind wir an die Formulierung der Bedingungen gelangt, welche bei der Bildung von hi-

storischen Individuen vom Gesichtspunkte des wirtschaftlichen Wertes zu beachten sind.

Wir unterscheiden Individuen erster Ordnung oder auch Individuen weiterer Ordnungen. Individuen erster Ordnung werden von denjenigen tatsächlichen Elementen gebildet, welchen teleologische Bedeutung vom Standpunkte des wirtschaftlichen Wertes zukommt; alle anderen, welche nur in kausaler Beziehung relevant sind, werden zu Individuen weiterer Ordnung geformt. Die historischen Wissenschaften entlehnen die inhaltliche Bestimmung der Werte dem wirklichen Verlaufe des Lebens, das Interesse der Volkswirtschaftslehre wendet sich in erster Linie der modernen Zeit zu, die dem Verständnis des Forschers am nächsten steht. Das Verstehen der früheren Epochen vom Standpunkte der für sie charakteristischen Werte ist aus Mangel an Material meistenteils erfolglos; daher werden sie in der Regel nur vom Gesichtspunkte der ursächlichen Beeinflussung der Gegenwart behandelt. Der Vergangenheit in ihrer ursächlichen Bedeutung kommt auch ein spezieller Sinn für die Objektivität des geschichtlichen Denkens zu. Die Objektivität hängt von der Geltung der Werte, welche auf ihrer Beziehung zu den ethischen Geboten beruht: nicht alle sozialen Werte können daher Anspruch auf Objektivität erheben. Aber auch die Objektivität derjenigen Werte, die als Formen der faktischen Anwendung von ethischen Geboten entstanden sind, kann fraglich erscheinen, da ethische Bewertung nicht immer eindeutig zu vollführen ist. Jede frühere Anwendungsform aber bewirkt psychologische Anpassung und bedingt die folgende; so kommt eine Entwicklung zustande, welche psychologische Grundlage für das Bewußtsein der Objektivität jeder einzelnen Anwendungsform schaffen kann. Wenn wir an die Stelle der Entwicklung die Begriffe des Fortschrittes oder des Rückschrittes gesetzt hätten, würden wir den Weg der praktischen Wirtschaftsphilosophie betreten, hiemit den Rahmen der empirischen Wissenschaft überschreiten.

---

26. ROMER EUGENIUSZ. **Atlas geograficzno-statystyczny Polski.** *(Geographisch-statistischer Atlas von Polen).*

Der geographisch-statistische Atlas, dessen erste Lieferung der Referent in Probedruck vorlegt, verdankt seine Entstehung dem Bewußtsein des für uns in einem so großen Moment besonders stark empfundenen Unglücks der nationalen und politischen Zerrissenheit; er ist der Ausdruck der Bestrebungen, sich die frühere Einheit zu vergegenwärtigen, es ist ein Ringen nach Erkenntnis der verschiedenartigen Einflüsse, welche auf uns nach den Teilungen eingewirkt haben. Der Verfasser wünscht ferner, seinen Landsleuten und dem Ausland ein Bild von der Bedeutung zu entwerfen, die wir geeinigt noch heute repräsentieren. Der Gedanke, von dem sich der Verfasser bei seiner Arbeit an dem Atlas leiten ließ, ist durchaus nicht vereinzelt. Als Beweis hiefür möge das unlängst von der „Polnischen statistischen Gesellschaft“ in Krakau herausgegebene „Handbuch der polnischen Statistik“ dienen, dasselbe Ziel verfolgen zwei wissenschaftliche Vereinigungen in Wien und Lausanne, welche an der Herausgabe einer „Polnischen Enzyklopädie“ arbeiten, ferner zahlreiche, in Veröffentlichung begriffene wissenschaftliche Arbeiten. Der große Moment hat uns mit einem Worte in eine geistige Stimmung versetzt, wie sie in einem analogen Momente vor hundert Jahren in dem im J. 1807 zuerst erschienenen Werkchen von S. Staszic den richtigen Ausdruck gefunden hat; der Titel seiner Schrift lautet: „O statystyce Polski“, und sie bietet einen „kurzen Überblick der Kenntnisse für diejenigen, die dieses Land befreien wollen, und für diejenigen, die dort regieren wollen“.

Die Ausführung des Planes wurde dem Verfasser vor allem durch das Mitwirken des Herrn Dr. Fr. Stefczyk ermöglicht, dessen reges Interesse an dieser Arbeit die polnischen „Spar- und Vorschußvereine“ zur finanziellen Realisierung dieses besonders zur Kriegszeit kostspieligen Werkes veranlaßt hat. Die anormalen Verlagsverhältnisse haben bewirkt, daß das Werk in drei Lieferungen in etwa zweimonatigen Intervallen erscheinen wird.

Der Plan des Atlas ist folgender: Der erste Teil besteht aus 10 Karten auf 6 Blättern allgemein-physischen und historisch-politischen Inhalts. Der zweite Teil umfaßt 23 Karten auf 10 Blättern, welche die nationalen, konfessionellen und kulturellen Verhältnisse Polens darstellen. Der dritte Teil mit 23 Karten auf 12 Blättern veranschaulicht die sozialen Zustände und die physischen Boden-

verhältnisse, die Landwirtschaft und Viehzucht, endlich der vierte Teil entwirft in 9 Karten auf 5 Blättern ein Bild von Bergbauprodukten, Industrie, Verkehr und genossenschaftlichem Kreditwesen der polnischen Lande.

Das nun in Handschrift vorliegende Werk besteht aus 65 Karten auf 32 Blättern mit ebensoviel Textblättern (zumeist Doppelblättern).

Alle Karten des Atlas umfassen prinzipiell das Gebiet des historischen Polen vom J. 1772; hinzugekommen sind diejenigen Provinzen und Regierungsbezirke [1]), welche infolge des Prozentsatzes der polnischen Bevölkerung, in den Bereich „der polnischen Frage" gehören. Karten einzelner Teile des historischen Polen erwiesen sich nur ausnahmsweise als nötig, und zwar nur dann, wenn man durch ein spezielles Material in die Lage kam, eine Erscheinung in einem Gebiete Polens zu kontrollieren, oder wenn man die speziellen Merkmale der polnischen Selbstverwaltung in Galizien beleuchten wollte. In allen diesen Fällen wurden aber die Teilkarten in dem Maßstabe der Hauptkarte gezeichnet, damit das Gesamtbild nicht leide und eine Vergleichung der in den verschiededen Teilen herrschenden Verhältnisse erleichtert werde.

Die Schwierigkeiten der Arbeit waren von mannigfacher Art. Die größte, welche sich gleich am Anfang bot, war die Herbeischaffung eines allseitigen und einheitlichen Quellenmaterials. Durch Verwertung des Materials der Bibliotheken sämtlicher zentraler Behörden in Wien, der Jagellonischen Bibliothek und des städtischen statistischen Amtes in Krakau, ferner der Privatsammlungen von Prof. Bujak und Surzycki gelang es, diese Schwierigkeit fast gänzlich zu überwinden. Trotz aller Mühe konnte jedoch nach zwei Richtungen hin kein einheitliches Material gewonnen werden: im Volksschulwesen und in der Viehzucht, wobei man entweder für ganz Russisch-Polen, oder mindestens für Litauen und Ruthenien (Kl. Rußland) sich mit den Gouvernements-Zusammenstellungen begnügen mußte. Es ist bezeichnend, daß über Materialien nach dieser Richtung hin weder die deutschen noch die preußischen sta-

[1]) Die Rgbz. Gumbinnen und Königsberg wurden nicht nur der geographischen Lage wegen, sondern hauptsächlich auch deshalb in den Atlas aufgenommen, da der Rgbz. Allenstein erst kurz vor der Zählung 1905 gebildet wurde und somit bei der retrospektiven Besprechung der preußischen „Masuren" die Daten der oben genannten Regierungsbezirke berücksichtigt werden mußten.

tistischen Zentralämter verfügen und daß es nicht gelang, diesbezügliche Daten in den Bibliotheken in Zürich und Prag oder auch in dem von den österr.-ungarischen Truppen im Kg. Polen besetzten Gebiete herbeizuschaffen. Für alle übrigen Gebiete des wirtschaftlichen und nationalen Lebens wurde ein einheitliches Material verwendet, für welches die Bezirke als graphische Einheit gewählt werden konnten. Die graphischen Darstellungen der hervorragendsten russischen offiziellen Veröffentlichungen sind nur für einzelne Wirtschaftsgebiete und überaus selten für das ganze Reich in solche Details hineingekommen, sie blieben in der Regel bei Darstellung der Gouvernements-Verhältnisse zurück.

Nach Beseitigung dieser Schwierigkeiten hieß es nun die methodischen bei der Bearbeitung eines so außerordentlich ungleichartigen Materials überwinden. Das Material, betreffend das Volksschulwesen, die Verteilung des Bodenbesitzes, den Warenverkehr auf den Eisenbahnen, vor allem aber die industrielle Produktion, in den verschiedenen, den drei Staaten eingegliederten Teilen Polens wurde nach so verschiedenartigen Grundsätzen gesammelt und veröffentlicht, daß eine exakte methodische Bearbeitung desselben zumeist undenkbar ist. Nur der graphischen Darstellungsweise war es zumeist zu verdanken, daß die Schwächen und sogar Widersprüche, die der statistischen Aufnahme anhaften, zum großen Teil verhüllt oder mindestens gemildert werden konnten. Ein Beispiel wird die Sache erläutern. Die russische Schulstatistik gibt die Zahl der Schüler von Privatanstalten ohne nähere Klassifikation derselben an. Trotzdem der Anteil der Privatschulen dort ein ganz außerordentlicher ist, ist es doch gleichgültig, nach welchem Schlüssel wir die Zahl der Privatschüler in die Rubriken der Volks- und der Mittelschule verteilen werden, das Verhältnis der Zahl der Volksschüler zu der Zahl der Gesamtbevölkerung hält sich immerhin innerhalb einer der zwei niedrigsten Stufen der entsprechenden Skala, d. i. unter 25‰ oder zwischen 25—50‰.

Ähnlich wie auf dem Gebiete des Volksschulwesens konnte auch bei der Bearbeitung des Materials, betreffend den großen und kleinen Grundbesitz, ferner die Arten der Bodenbenutzung, eine günstige graphische Lösung gefunden werden. Eine einheitliche Bearbeitung der Eisenbahn-Warentransporte zeigte sich dagegen undurchführbar; da nämlich nur die russische Statistik die Spezifizierung der Warentransporte nach einzelnen Linien und Strecken

zu lösen versucht, dagegen die deutsche und die österreichische Eisenbahnstatistik die beförderten Warenmengen nur nach den einzelnen Direktionen und Provinzen angibt, so mußte auf die graphische Darstellung des interessanten Problems der „Transportdichte“ verzichtet werden.

Bei weitem am stärksten wurde bei den Atlasarbeiten der gänzliche Mangel an Übereinstimmung in den Aufnahmsmethoden der Industrie in Österreich, Preußen und Rußland empfunden. Dank den bis in die feinsten Details reichenden deutschen und österreichischen Industrie-Betriebszählungen ,ließ sich mit gewissem Arbeitsaufwande der Unterschied in den Grundbegriffen der Industrie und deren Klassifikation, die in den drei Polen umfassenden Staatsorganismen bestehen, schließlich ausgleichen. Schwieriger, zum Teil undurchführbar war ein Ausgleich in der Frage der Differenzen der Aufnahmsdaten der Industrie in den Staaten. Diese Klippe jedoch, an welcher eine vergleichende Darstellung der Industrieverhältnisse in Polen scheitern sollte, war der gewissermaßen verschiedene Gegenstand der statistischen Betriebszählungen der Industrie In Österreich und Deutschland bildet nämlich den Ausgangspunkt die in der Industrie verwendete Kraft, d. i. die Zahl der Arbeiter sowie die Zahl und die Stärke der Motoren, in Rußland dagegen vor allem das Industrieprodukt, resp. der Wert desselben, und zwar zum Teil auf Grund des Selbsteinschätzung seitens der einzelnen Betriebe. Es muß hier betont werden, daß die diesbezüglichen Daten der russischen Industriezählungen, wie sie alljährlich in den Berichten des Finanzministeriums und des russischen Industrietages oder im russischen (statistischen) Jahrbuch zur Veröffentlichung gelangen, so allgemein gehalten sind, daß auf Grund derselben allein ein methodischer Ausgleich mit dem durch die deutsche und die österreichische Statistik gelieferten Material nicht denkbar ist. Erst eine zweckmäßige Verwertung des überaus reichhaltigen Werkes von Semenow-Tianschanskij: Handel und Industrie des Europ. Rußland konnte uns dem Ziele näher bringen. Außer den erwähnten Publikationen gibt es in Rußland noch anderweitiges Material, das von einer ganzen Reihe von Behörden zur Schätzung der Industrieverhältnisse in Rußland geliefert wird.

Es sind dies: die Organe der Fabriksinspektion, der Staatsmonopole, des Arbeiter-Unfallversicherungsunternehmungen. Die auf diesem Wege gewonnenen Nachrichten über russische Industrie haben in der aus-

ländischen Literatur das größte Interesse und große Verbreitung gefunden; der Grund hiefür lag in der scheinbaren Koinzidenz der Aufnahmsmethoden, nachdem die Fabriksinspektion und die Organe der Staatsmonopole ihre Berichte über russische Industrie ebenso wie deutsche und österreichische Zählungen nach der Zahl der Arbeiter und der Motoren erstatteten. Auf diese Weise aber sind über russische Industrie nur ganz falsche Vorstellungen verbreitet worden, da die russischen Aufnahmen dieser Art nur die großen Betriebe betreffen, die deutschen und die österreichischen Zählungen dagegen nicht nur Betriebe jeder Größe, sondern auch alle selbständig produzierenden Arbeiter und sogar alle in der Hausindustrie beschäftigten Einwohner verzeichnen. Eine einheitliche Darstellung der Industrieverhältnisse in Polen erheischte daher die Lösung zweier Probleme, die Umrechnung des Produktionswertes in die Arbeiterzahl, ferner die Reduktion der Zahl der in der Großindustrie beschäftigten Arbeiter auf die Gesamtzahl der industriell tätigen Bevölkerung. Aus der Beziehung, die zwischen dem Produktionswert und der entsprechenden Arbeiterzahl in verschiedenen Industriegruppen und in allen Betriebsgrößen, wie sie im russischen Material vorhanden waren, ist eine Reihe von Kurven und daraus der gesuchte Schlüssel zur Verwandlung des Produktionswertes in die entsprechende Arbeiterzahl gezogen worden. Der Schlüssel zur Umrechnung der Zahl der großindustriellen Arbeiter in die Zahl der industriell tätigen Bevölkerung ist dagegen auf Grund des Materials von 26 österreichischen Kammern für Handel und Industrie, die so ziemlich alle Typen der Industrialisierung vertreten, und den darauf basierten Kurven aufgestellt worden. Abgesehen von allen diesen Voraussetzungen, mußte endlich angenommen werden, daß das quantitative Verhältnis aller Industriegruppen in einzelnen Bezirken von Russisch-Polen im letzten Dezennium stabil geblieben ist.

Der Verfasser ist sich der Bedenken wohl bewußt, welche sich gegen die verwickelte Berechnungs- und Konstruktionsmethode beider Industriekarten Polens erheben, daher hat er sich entschlossen, dieses Verfahren ganz konsequent durchzuführen, weil sich nur auf diesem Wege ein einheitliches Bild der Industrie Polens gewinnen ließ, das die Möglichkeit der Vergleichung aller Bezirke untereinander bietet. Bei mehrfachen Reduktionen ist auch die Gelegenheit zur Kontrolle einiger Ergebnisse geboten und dadurch auch die Möglichkeit gegeben, die Größe des wahrscheinlichen

Fehlers der Reduktionsrechnungen zu beurteilen. Dieser mittlere Fehler dürfte nach Ansicht des Verfassers etwa 10% betragen und im äußersten Fall nicht über 25% hinausgehen. So ansehnlich auch der Fehler erscheint. nimmt ihn der Verfasser wegen der oben genannten Vorteile ohne Bedenken mit in den Kauf, umso mehr da die Rechnungsergebnisse nur graphisch verwertet wurden und die extremen Fehler derselben eben durch die graphische Darstellungsweise auch sofort entdeckt, die mittleren dagegen zumeist verschleiert wurden.

Zum Schluß versucht der Verfasser eine Charakteristik seiner Arbeitsleistung. Die einleitenden Arbeiten für die Industriekarten umfassen rund 100 Folioseiten Rechnungen mit mehreren Kurventafeln. Eine jede der fünf landwirtschaftlichen Hauptkarten basiert auf zirka 6—8000 den Quellen entnommenen und ad hoc neu berechneten Zahlen. Die Karte des polnischen genossenschaftlichen Kreditwesens hat zur Grundlage die Bilanzen von über 6000 Vereinen. Die das geistige Leben der Polen illustrierende Karte des polnischen Druckwesens baut sich auf dem teilweise schon in der prachtvollen Graphik von Józef Rutkowski verarbeiteten (— im Lesesaale der Bibliothek der Akademie d. Wis. in Krakau aufgestellten —) Material auf, doch erwies sich hiebei eine dem Spezialzwecke angepaßte Verarbeitung der geographischen und der chronologischen Verteilung von 127.000 polnischen Druckwerken aus der Zeit 1794—1913 als nötig.

Besondere Erwähnung und großen Dank verdient eine Reihe von Mitarbeitern, denen der Atlas eine Vertiefung und Erweiterung der zur Darstellung gebrachten Probleme verdankt. Prof. Dr. K. Nitsch (Krakau) bearbeitete die linguistischen Verhältnisse, Dr. J. Nowak (Lemberg) die Geologie, Dr. J. Rutkowski (Lemberg) den Großgrundbesitz, Dr. W. Semkowicz (Lemberg) die Geschichte, Dr. W. Schafer (Lemberg) die Flora; für die Bearbeitung einer Karte der Bergbauprodukte ist auch Sorge getragen. Außerdem hat Br. Chodkiewicz (Lemberg) an der Verkehrskarte mitgearbeitet und Dr. Br. Gubrynowicz (Lemberg) die Materialien zur polnischen Presse gesammelt.

Zuletzt muß noch eine methodische Frage aus dem Gebiete der Graphik der statistischen Kartographie berührt werden. Diese Graphik beruht grundsätzlich auf Veranschaulichung von Mittelwerten aus Beobachtungen von Erscheinungen, die sich auf einer gewissen

Flächeneinheit in einer gewissen Zeitspanne abgespielt haben. Schon die Verwertung zeitlicher Mittelwerte erweckt dieselben Bedenken, welche in der Meteorologie die Einführung der Häufigkeitskurve und des Scheitelwertes zur Folge hatten. Die statistischen Mittelwerte sind jedoch nicht nur so wie die meteorologischen Mittelwerte lediglich arithmetische Mittelwerte, deren reeller Wert vielleicht nur einer gewissen Zeiteinheit aus der Periode, welcher der Mittelwert entstammt, tatsächlich entspricht, sondern sie bieten auch im Gegensatz zu den meteorologischen selten miteinander vergleichbare Werte. Es kann ja auch nicht anders sein, wenn die statistischen Mittelwerte sich nicht auf einen Punkt, wie die meteorologischen, sondern auf eine Fläche beziehen, und zwar auf administrativ-politische Flächeneinheiten, die ihre Entstehung und Gestaltung historischen Einflüssen zu verdanken haben und wo vielfach die physiographischen Einflüsse recht verschiedenartig sind. Da aber alle Äußerungen des sozialen Lebens unweigerlich durch die letzteren bedingt sind, so ist es natürlich, daß statistische Mittel, auf politische Flächeneinheiten bezogen, die in der physiographischen Hinsicht keinen einheitlichen Charakter besitzen, auch nur einen arithmetischen Wert repräsentieren, dem ein Realwert vielleicht nur für einen Teil dieser Fläche, auf welche sie Bezug haben, zukommen kann. Daher dieses unorganische und unästhetische Bild der statistischen Karten, das an und für sich beweist, daß sie natürliche Relationen in unzweckmäßiger Weise zum Ausdruck bringen. Diese Schwächen der statistischen Graphik kamen beim Studium über Polen drastisch zum Ausdruck. Die politischen Bezirke nämlich, die statistischen Flächeneinheiten haben in Polen eine Oberfläche bald von 200—300 km², bald von 500—1500 km², auf ihren Gebiete begegnen wir solchen physiographischen Gegensätzen, wie sie uns Volhynien und Polesie, das pokutische Podolien und die Karpaten, die Moränenlandschaften der Seenplatte oder die Gebiete der „Urstromtäler“, oder die Kleinpolnische Platte bieten.

Diese Gesichtspunkte und die bei der Arbeit gemachten Erfahrungen haben den Verfasser bewogen, von der in der statistischen Kartographie anerkannten Graphik abzuweichen und bei der Konstruktion der Atlaskarten sich der Interpolationsmethode zu bedienen. Eine exakte Durchführung dieser Methode war nicht möglich. Die statistischen Werte wurden ja nicht auf Punkte, sondern auf Flächen, d. h. auf politische Einheiten bezogen, wel-

che in Polen stellenweise gewaltige Gebiete einnehmen. Diese Abweichung von den Grundsätzen der Interpolation, der man verfallen ist, als man begriff, daß die statistischen Werte auf den Punkt und nicht auf die Fläche zu beziehen sind, war wohl in praktischer Beziehung nicht von allzu großer Bedeutung, wenn man bedenkt, daß in Polen Gebiete mit starker und schwacher politischer Gliederung sich mit Gebieten mit großen und kleinen physiographischen Unterschieden decken. Neben diesem Fehler beging man der Bequemlichkeit halber noch einen anderen, indem man die statistischen Werte nicht auf geometrische Mittelpunkte der politischen Einheiten, der Bezirke, sondern auf deren administrative Mittelpunkte, die durch die Lage der Bezirksstadt auf der Karte angegeben sind, bezog. Infolge dieser Abweichungen von den Grundsätzen der Interpolation, welche indessen selten störend wirkten, konnte erreicht werden, daß die vorliegenden Karten, ebenso wie die gewöhnlichen statistischen Kartogramme über die statistischen Werte eines jeden Bezirkes direkt informieren. gleichzeitig aber die anthropogeographischen Beziehungen viel klarer hervortreten lassen, da der Verlauf der Linien, respektive die Gestalt der Flächen gleicher arithmetischer Werte sozialer Erscheinungen durch den historisch bedingten Verlauf der Bezirksgrenzen nicht gestört werden.

Es soll nun hinzugefügt werden, daß die durch Interpolation erhaltenen Linien gleicher statistischer Werte vom Verfasser Isarythmen benannt wurden; dieser Terminus rührt vom Herrn Dr. J. Mesk, Prof. der Universität Wien, her.

Das erste Heft des Atlasses zählt 11 Karten auf Tafel V—XIII, XV und XVI; es umfaßt die historische Karte und 10 Karten, betreffend die numerischen Verhältnisse der Polen, deren Konfession, Bildung und geistige Kultur.

Die historische Karte, bearbeitet von W. Semkowicz, bringt das Bild Polens im J. 1772, die politischen Veränderungen 1772—1815, ferner die äußersten Grenzen zur Zeit der größten Expansion des polnischen Reiches.

Tafel VI ist eine Karte der gegenwärtigen administrativen Verhältnisse. Auf dieser Karte sind wohl zum erstenmale in kleinem Maßstabe [1]) die Grenzen der 441 Bezirke eingetragen. Besondere

[1]) Alle Hauptkarten des Atlasses sind im Maßstabe 1:5 Mill., alle Nebenkarten im Maßstabe 1:15 Mill. entworfen.

Zeichen geben die Lage der Städte in drei Stufen: über 10000, 25000 und 100000 Einwohner an. Diese Zeichen, rot aufgetragen, wiederholen sich auf allen statistischen Karten und erleichtern die Verfolgung der Rolle der Städte auf allen Gebieten des sozialen und wirtschaftlichen Lebens.

Tafel VII ist eine Karte der Bevölkerungsdichte, Tafel VIII des Bevölkerungszuwachses.

Die folgenden fünf Tafeln illustrieren den Stand der polnischen Frage im Lichte der numerischen Verhältnisse der das Land bewohnenden Völkerschaften mit besonderer Rücksicht auf die Rolle der Polen. Tafel IX gibt die Verteilung der Polen in Prozentsätzen der Gesamtbevölkerung; auf der Nebenkarte bringt K. Nitsch die Ergebnisse der linguistischen Forschungen zur Darstellung. Tafel X illustriert die Verteilung der römisch-katholischen Bevölkerung, durch besondere Zeichen wird die Verteilung der Juden in den Städten angegeben. Tafel XI illustriert auf vier Kärtchen: die Verteilung der Juden, die Veränderung im Prozentsatze der Juden seit den letzten Volkszählungen. die Veränderungen des polnisches Besitzstandes in ganz Polen und außerdem in Galizien auf Grund einer anderen Methode, nämlich auf Grund der statistischen Aufnahme. Tafel XII stellt auf vier Kärtchen einige für die polnischen Grenzländer charakteristischen Zustände, und zwar die numerischen Verhältnisse der Polen in Preußen auf Grund der Schulstatistik, die Ergebnisse der Kolonisations-Kommission in Posen und Westpreußen, ferner den Prozentsatz der römisch-katholischen Bevölkerung im Gouv. Chelm im J. 1905 und 1909, d. i. vor und nach dem Toleranzpatente. Tafel XIII bringt einerseits ein Bild der Verteilung des polnischen Grundbesitzes in Litauen und Ruthenien (Klein-Rußland), anderseits den Anteil der Polen an den Semstwo-Wahlen; es wird dabei die Rolle des polnischen Adels, der Bauernschaft und der Städtebewohner ins richtige Licht gesetzt. Tafel XV und XVI illustriert auf drei Kärtchen das Volks- und Mittelschulwesen, auf folgenden vier Kärtchen die Entwickelung der polnischen literarischen Produktion in der Periode 1794—1913 mit besonderem Hinweis auf die Bedeutung einzelner Teile Polens in dieser Entwickelung, ferner auf die Rolle einzelner Produktionszentren. Das letzte Kärtchen bringt auf Grund der von B. Gubrynowicz zusammengestellten Daten den Stand der polnischen periodischen Presse.

Das schon auch in Veröffentlichung begriffene zweite Heft um-

faßt vier physiographische und sechs landwirtschaftliche Tafeln; das dritte Heft wird den übrigen Teil des Materials enthalten.

Der erläuternde Text, der jeder Karte beigegeben ist, bringt genaue Angaben über die Quellen, die Grundsätze der Bearbeitung derselben, ferner die nötigen Bemerkungen über das Kartenlesen. Da es aber wünschenswert erscheint, daß das Werk nicht nur auf die Fachkreise beschränkt bleibe, so hat man auch eine Synthese der Karte zu skizzieren versucht, um durch solche Interpretationsstichproben den Benützer der Karte darauf, was aus derselben zu ersehen ist, aufmerksam zu machen. Hie und da, sonst aber ausnahmsweise, hat man in den Text solche ziffermäßige Ergebnisse eingeflochten, deren graphische Darstellung nicht möglich erschien.

Die Atlaskarten liefern wohl genug Material zur Betrachtung der Probleme der „großen Zeit"; sie lassen die Einflüsse und Spuren ehemaliger territorialer Einheit des kartographisch dargestellten Gebietes in jeder Richtung hin verfolgen, sie weisen auf die Bedeutung der physiographischen Bande und der Wirkung derselben trotz politischer Trennung hin, sie demonstrieren auf Schritt und Tritt die Macht der Einflüsse verschiedenartiger Typen der Administration, Organisation und Kultur der Staaten, welche im Gebiete des historischen Polen über ein Jahrhundert gewaltet haben. Die Karten enthalten schließlich mittelbar ein allseitiges Material, auf Grund dessen eine Bilanz der Verluste und Schäden gezogen werden kann, durch welche das Land und das Volk während des schrecklichsten Krieges aller Zeiten heimgesucht wurde.

Neben diesen Problemen der Gegenwart von erstklassiger politischer Bedeutung, deren allgemeine theoretische Tragweite gewürdigt werden kann, erst nachdem diese weltgeschichtliche Erschütterung sich verebbt haben wird, wirken die Karten noch in einer anderen, in unserer Literatur bis jetzt wenig beachteten Richtung anregend; sie zeigen nämlich die Wege, welche die Einflüsse der materiellen und der geistigen Kultur in Polen genommen haben, kurzweg sie gestatten, die historischen Wege zu rekonstruieren. Der Verfasser wünscht mit einem allgemeinen Studium in dieser Richtung seine statistischen Arbeiten über Polen zum Abschluß zu bringen.

---

27. BUZEK JÓZEF. **Historya ustroju prawnego i społecznego ziem polskich pod panowaniem pruskiem od wieku XVIII. do r. 1914.** *(Geschichte der rechtlichen und sozialen Verfassung der polnischen Gebiete unter preußischer Herrschaft seit dem XVIII. Jh. bis 1914).*

In der wissenschaftlichen Literatur über die historische Entwickelung der rechtlichen und sozialen Verfassung der polnischen Gebiete nach der Teilung Polens macht sich seit langem eine empfindliche Lücke fühlbar. Diese Arbeit stellt sich zur Aufgabe die Behandlung dieses Gegenstandes hinsichtlich der unter preußischer Herrschaft stehenden polnischen Gebiete. Als solche bezeichnet der Verfasser diejenigen preußischen Provinzen, wo polnische Bevölkerung in geschlossenen Massen und in größerer Anzahl seit Jahrhunderten wohnt, er zählt also hieher im XVIII. Jh. Ostpreußen und Schlesien, das bei der ersten Teilung Polens erworbene Westpreußen und das bei der zweiten und dritten Teilung gewonnene Süd- und Neuostpreußen. Im XIX. Jh. gehören diese Länder den vier preußischen Provinzen an: West- und Ostpreußen, Posen und Schlesien. Der Verfasser schildert also, sofern es sich um den Zeitraum nach 1807 handelt, den rechtlichen und sozialen Zustand dieser Provinzen und berücksichtigt bei Ostpreußen und Schlesien vor allem Gebiete mit überwiegend polnischer Bevölkerung, also besonders das preußische Masovien und Oberschlesien. Außer den erwähnten Gebieten wohnen Polen als seit Jahrhunderten seßhafte Bevölkerung in den pommerschen Bezirken Lauenburg und Bütow, doch wird Pommern wegen der ganz geringen Anzahl der Bevölkerung (im J. 1858 nur 4881 und im J. 1900 erst 6415) nicht zu den polnischen Gebieten gerechnet, und der Verfasser beschränkt sich darauf, die fortschreitende Angliederung dieser Gebiete an Pommern darzustellen.

In der Geschichte der rechtlichen und sozialen Verfassung der polnischen Territorien unter preußischer Herrschaft ist das Jahr 1806 von allergrößter Bedeutung. Bis dahin war Preußen das klassische Land des „aufgeklärten Absolutismus“, der es sich besonders angelegen sein ließ, den Wohlstand der Untertanen, den Aufschwung und die Macht des Staates zu fördern und dies durch rücksichtslos durchgeführten Polizeizwang zu erreichen suchte. Der Staat betrachtet sich bis 1806 für allweise und allmächtig, duldet innerhalb

des Staatsorganismus keine Selbständigkeit der Gemeinden oder anderer Körperschaften mit Selbstverwaltung, sondern geht darauf aus, alle Kräfte und alle materiellen Mittel seiner eigenen Macht zu unterordnen. Um die außerordentlich starke stehende Armee zu erhalten, die bis 4% der Gesamtbevölkerung beträgt, und um die stets und rasch wachsende Beamtenarmee zu besolden, ist der Staat eifrig bestrebt, vor allem die Vermehrung der Bevölkerung und das Wachstum der Steuerkraft zu fördern; um dieses Ziel zu erreichen, scheut der Staat nicht davor zurück, die Untertanen zwangsweise zu beglücken, und reglementiert mittels der Polizeivorschriften alle Lebensäußerungen. Der Verfasser schildert, wie die Könige Friedrich I. und Friedrich Wilhelm I. das System des „aufgeklärten Absolutismus seit Beginn des XVIII. Jhs. nach und nach in Ostpreußen und Friedrich II. in dem eroberten Preußen im J. 1740 mit einemmal einführte, und zwar der letztere in konsequenterer und rücksichtsloserer Weise als seine Vorgänger. Im J. 1772 lag also diese Verfassung in Preußen schon fertig vor, und der Verfasser führt eingehend aus, mit welchen verhältnismäßig unwesentlichen Änderungen diese Verfassung in den annektierten polnischen Provinzen durchgeführt wurde.

Die Niederlagen bei Jena und Auerstädt lehrten die leitenden Männer in Preußen, daß die Kraft und Macht des Staates nicht durch den von oben ausgeübten Zwang bedingt, sondern vielmehr durch die freie Entwickelung der Kräfte des gesamten Volkes und der einzelnen Bürger gefördert wird. Nach dem Frieden in Tilsit im J. 1807 erwies sich also ein Umbau der ganzen sozialen Gliederung und eine grundlegende Neugestaltung des Verhältnisses zwischen Staat und Individuum als notwendige Bedingung einer weiteren gedeihlichen Entwicklung. In ähnlicher Weise wie in Frankreich das „ancien régime“ im J. 1789 und in Österreich im Jahr 1848 schließt auch in Preußen das Zeitalter des alten Polizeistaates im J. 1806, und nach dem Frieden in Tilsit beginnt schon das moderne Preußen. In eingehender Weise wird geschildert, wie bis zum Tode Hardenbergs, also in einem Zeitraum von kaum 15 Jahren, alle die Hemmnisse, welche die individuelle Entwicklung fesselten, schwanden. Aufgehoben wurden dazumal die wichtigsten Standesunterschiede, man erließ Gesetze, welche eine fast unbeschränkte Gewerbsfreiheit einführten, es verschwand die Hörigkeit, und es wurden Gewerbskommissionen eingesetzt, denen die Aufgabe oblag, eine

liberale Agrarreform durchzuführen und welche die Leibeigenschaft abschaffen, die Agrargemeinschaft und Feldservituten beseitigen und eine grundlegende Kommassation der Ackerwirtschaften u. dgl. durchführen sollte. Gleichzeitig fielen auch alle Einschränkungen der Freizügigkeit, der Auswanderungsfreiheit, es wurde die Wehrpflicht von 20 Jahren auf drei und bald darauf (wenn auch nur vorübergehend) auf zwei herabgesetzt, das Steuersystem umgestaltet, damit es auf die ökonomische Entwicklung nicht hemmend wirke, durch Aufhebung aller inneren Zölle schuf man ein einheitliches Wirtschaftsgebiet, verlieh den städtischen Gemeinden die Selbstverwaltung usw. Alle diese nach 1807 durchgeführten Reformen hatten die heilsame Folge, daß die Revolution von 1848 in Preußen keinen so gewaltsamen Umsturz herbeiführte wie anderswo, sondern vielmehr einen Antrieb zur weiteren Ausgestaltung einer Reihe von Reformen gab, welche Stein und Hardenberg schon 1809 in Angriff genommen hatten, jedoch nach 1823 unter dem Einfluß reaktionärer Strömungen hatten einstellen müssen (Selbstverwaltung der Bezirke und Provinzen und der Anteil der Volksvertreter an der Gesetzgebung). Deshalb gliedert sich die Arbeit des Verfassers in zwei Teile: das erste Buch schildert die Epoche des Polizeistaates im XVIII. Jh. bis 1806, das zweite, bedeutend umfangreichere, befaßt sich mit dem modernen Preußen von 1807 bis 1914 und schließt mit dem 1. August 1914, d. h. mit dem Ausbruche des deutsch-russischen Krieges, da dieser Tag in der Geschichte der polnischen Länder überhaupt und mithin auch in dem Schicksal der polnischen Provinzen Preußen zweifelsohne eine neue Periode einleitet.

Schon im XVIII. Jh. waren die preußischen Könige eifrig bemüht, das frühere Provinzialrecht durch das neue gesamtpreußische zu ersetzen, und so fand dieses schon am Ende des Jahrhunderts in den polnischen Provinzen ausgedehnte Anwendung. Im XIX. Jh. machte dieser Prozeß der Vereinheitlichung des preußischen Rechtes innerhalb des preußischen Staates immer größere Fortschritte, besonders als seit 1848 die Beteiligung an der Gesetzgebung ausschließlich auf den preußischen Landtag übertragen wurde, kamen nur Gesetze gewöhnlich für das ganze Staatsgebiet oder mindestens für die östlichen Provinzen Preußens (östlich der Elbe) zustande, hingegen wurden Ausnahmsgesetze oder Paragraphen für polnische Provinzen in der Regel nur insofern erlassen, als

dies vom Standpunkte des Nationalitätenkampfes ratsam erschien. Die Bildung des Norddeutschen Bundes im J. 1867 und des Deutschen Reiches 1871 hatte eine weitere Vereinheitlichung des Rechtes zur Folge, und zwar nicht nur in Preußen, sondern in dem ganzen Deutschen Reich. Wenn sich also der Verfasser auf Darstellung des für die polnischen Provinzen Preußens geltenden Rechtes beschränken wollte, so müßte er sich in seiner Arbeit einfach damit begnügen festzustellen, wann und auf welchem Gebiet ein altes oder ein neueres Provinzialgesetz durch ein für ganz Preußen geltendes ersetzt wurde, bezw. in neuerer Zeit, wann und in welchen Fällen die Regierungspolitik den Polen gegenüber zur Erlassung von Ausnahmsgesetzen für die polnischen Provinzen führte. Es ist ja klar, daß weder eine erschöpfende Darstellung des Provinzialrechtes noch eine eingehende Behandlung der polenfeindlichen Politik der Regierung geeignet sind, ein vollkommenes Bild der staatsrechtlichen Verfassung der polnischen Provinzen Preußens zu geben; deshalb hält es der Verfasser für angezeigt, auch die Vorschriften der reichsdeutschen Gesetzgebung, welche für die Weitergestaltung der ganzen Rechtsverfassung maßgebend sind, darzustellen. Der Verfasser ist also bemüht, an Hand von statistischen Daten den Einfluß der reichsdeutschen und der allgemein preußischen Rechtsnormen auf die polnischen Gebiete zu schildern. Selbstverständlich liegt es nicht in der Absicht des Verfassers, etwa ein erschöpfendes Bild der gesamtpreußischen oder der gesamtreichsdeutschen Gesetzgebung zu entwerfen und verweist den Leser diesbezüglich auf die reichhaltige deutsche Literatur.

Die Entwicklung des Staatswesens wird durch eine Reihe von Faktoren bedingt; die größte Bedeutung in dieser Hinsicht besitzen die Gestaltung der landwirtschaftlichen und gewerblichen Produktion, Gliederung der Arbeit, der Warenverkehr, das Verkehrswesen, das Kreditwesen, die Verfassung des Staates, das Finanz- und Kriegswesen, das Schulwesen und die kirchenpolitische Verfassung. Da nun die Richtlinien für die Entwicklung des gesamtpreußischen Rechtes auf allen Gebieten der menschlichen Betätigung in jedem Zeitraum in den Zielen der preußischen Staatspolitik gegeben waren und die Gestaltung des besonderen Provinzialrechtes der polnischen Gebiete hauptsächlich durch die Haltung der Regierung den Polen gegenüber bestimmt wurde, so erscheint es dem Verfasser angezeigt, jedes von den Büchern mit einem Abschnitt einzuleiten, in dem er die

Ziele der preußischen Staatspolitik im allgemeinen und den Polen gegenüber im besonderen darstellt. Der weitere Inhalt der beiden Bücher zerfällt in zehn Abschnitte (II—XI) in folgender Weise:

Dem einleitenden Abschnitt folgen drei Kapitel, in denen die Staatsverfassung, also die Gliederung der gesetzgebenden Gewalt (II. Abschnitt), Gliederung der Verwaltungsbehörden im allgemeinen, der Selbstverwaltung in den polnischen Gebieten im besonderen (III. Abschnitt) und der Gerichtsbehörden (IV. Abschnitt) schildert. Der fünfte Abschnitt handelt von der Organisation der Landwirtschaft, des Gewerbes und der Arbeit, woran sich die Einteilung der Bevölkerung nach Ständen anschließt. Im sechsten Abschnitt kommt die kirchenpolitische Verfassung, im siebenten die Entwicklung des Schulwesens, im achten andere für die soziale Entwicklung wichtige Gebiete der inneren Staatspolitik zur Besprechung. Zwei weitere Abschnitte widmet der Verfasser der Darstellung der wichtigsten öffentlichen Leistungen, er spricht also im IX. Abschnitt über das Steuerwesen und im X. über die militärische Organisation Preußens. Der XI. und letzte Abschnitt handelt von den wichtigsten Kodifikationen der Zivil-, Straf- und Prozeßrechtes usw. wie sie in den polnischen Provinzen der Reihe nach eingeführt wurden. Den Abschluß bildet eine Darstellung des Provinzial-Zivilrechtes der polnischen Gebiete.

---

28. BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Achiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire),* 8-o, tome XV, partie I-e, pp. XXIV et 278.

Contenu: Stanislai Rescii Diarium, 1583—1589 — ed. J. Czubek.

»Indeks osób, miejscowości i rzeczy zawartych w tomie IX Sprawozdań Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Table alphabétique des matières contenues dans le vol. IX du Compte-rendu de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne),* folio, p. 176.

Jachimecki Zdzisław. »Muzyka na dworze króla Władysława Jagiełły«. *(La musique à la cour du roi de Pologne Ladislas Jagiełło [1424—1430]),* 8-o, p. 38.

»Katalog inkunabułów biblioteki Opactwa mogilskiego oraz katalog inkunabułów biblioteki klasztoru Cystersów w Szczyrzycu«. *(Catalogue des incunables des abbayes des Cisterciens de Mogiła et de Szczyrzyce)* — ed. P. Gerard Kowalski O. C., 8-o, pp. XIII et 162.

Kleczkowski Adam. »Rejestr budowy galeony. Zabytek z r. 1572«. *(Un registre de l'an 1572 contenant le relevé des frais de la bâtisse d'une galère),* 8-o, pp. XII et 155, 5 planches.

Morawski Kazimierz. »Vergilius i Horatius«. *(Vergile et Horace),* 8-o, pp. VI et 210.

Rudnicki Mikołaj. »Zmiany rodzaju w rzeczownikach zapożyczonych«. *(Altérations du genre dans les substantifs empruntés),* 8-o, p. 94.

Szyjkowski Maryan. »Schiller w Polsce. Studyum historyczno-porównawcze«. *(L'oeuvre de Schiller en Pologne),* 8-o, pp. VIII et 318.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Boratyński Ludwik. »J. A. Caligari, Nuncyusz Apostolski w Polsce (1578—1581)«. *(J. A. Calligari, nonce apostolique en Pologne [1578—1581]),* 8-o, p. 52.

Danysz Antoni. »O wychowaniu Zygmunta Augusta«. *(L'éducation de Sigismond Auguste),* 8-o, p. 93.

Gumowski Maryan. »Wpływy polskie na pieniężne stosunki Śląska w pierwszej połowie XVI wieku«. *(L'influence de la Pologne sur le système monétaire de la Silésie au milieu du XVI siècle)*, 8-o, p. 84.

Halecki Oskar. »Ostatnie lata Świdrygiełły i sprawa wołyńska za Kazimierza Jagiellończyka«. *(Les dernières années du Grand-Duc Świdrygiełło et la question de Volhynie au temps de Casimir Jagellon)*, 8-o, pp. VI et 315.

»Najstarsze statuty synodalne krakowskie biskupa Nankera z 2 października 1320 r.«. *(Les plus anciens statuts synodaux du diocèse de Cracovie [1320] de l'évêque Nanker)* — publiés par Jan Fijałek, 8-o, p. XLIV et 66.

»Regestra Thelonei aquatici Wladislaviensis saeculi XVI — ed. Stanisław Kutrzeba et Franciszek Duda, 8-o, pp. XLVI et 872.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXIII, II-e partie, 8-o, p. 165—341.

Zachorowski Stanisław. »Jakób, biskup płocki i jego działalność ustawodawcza i organizacyjna. 1396—1425«. *(Jacob évêque de Płock [1396—1425] et son oeuvre legislative)*, 8-o, p. 160.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

